L'INDOUS,

ou

La Fille aux deux frères ?

Par J. P. BRES

Auteur de Reconnaissance et Repentir ; La Trémouille, &c.

TOME III.

REGIO MUSEO VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

A PARIS,

A la Librairie Economique,

rue de la Harpe N°. 94, ancien Collège d'Harcourt.

1809.

Bibliothèque de S. M.
Le Roi

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

L'INDOUS

OU

LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

CHAPITRE I.

ZILIA, après avoir lu cette lettre, s'interrogea elle-même; et trouvant que, pendant son sommeil, elle n'avait point vu Dolimont, elle éprouva une consolation bien douce, parce qu'elle avait une confiance entière en tout ce que lui disait M. Aldini. Rentrée chez Mme. Faber, elle soupa avec appétit, alla se coucher, dormit bien, ne vit point Dolimont pendant son sommeil, et parut absolument rassurée, le matin, sur les dangers qu'avait courus son amant. Voyons, en effet, l'issue qu'avait eue le combat proposé.

Dolimont avait fait monter dans son cabriolet le jeune militaire qu'il avait

rencontré sur la place Louis XV, et lui avait expliqué le sujet de sa querelle; mais, arrivé à la porte Maillot, il s'était trouvé dans un assez grand embarras. Il ne connaissait point ce Dublançai avec lequel il venait se mesurer. Il fut donc obligé de se promener çà et là au hasard, en attendant que son provocateur vînt l'accoster. « Voyez, lui dit tout-à-coup Dolinville (c'est le nom du témoin de Dolimont), voyez cet homme qui, pensif, se promène seul le long du mur du rempart; c'est peut-être votre homme ».

Dolimont va soudain parler à ce rêveur solitaire. Mais, comme cet homme était seul, il pria Dolinville de se tenir à l'écart.

En accostant l'inconnu, Dolimont lui dit : « Je cherche un nommé Dublançai; ne le seriez-vous pas? »

« C'est donc toi qui est Dolimont, répliqua l'inconnu avec une sorte de fureur; fils rebelle et dénaturé! cette fois

tu ne m'échapperas point ». En disant ces mots, il avait tiré son épée, dont il présentait déjà la pointe sur la poitrine de Dolimont. Celui-ci tira la sienne aussitôt, se mit en garde, et le combat s'engagea. Dolimont, à la première botte, atteignit la poitrine de son ennemi; son épée ploya. Tu es plastronné, lâche! s'écria-t-il. Dolinville, qui était accouru, ne considérant plus cet homme que comme un assassin, mit aussi l'épée à la main. Aussitôt cet adversaire prend la fuite; Dolimont le poursuit, le terrasse... Arrêtez! lui cria l'inconnu; arrêtez! je ne suis point Dublançai. — Qui es-tu donc? — Je suis un malheureux payé par lui pour vous ôter la vie. Dolinville voulait lui passer son épée au travers du corps. Suspendez, lui dit Dolimont, votre juste indignation. Peut-être que la misère seule l'a rendu coupable. — Hélas! oui, Monsieur, répliqua l'inconnu, la misère! Encore, si elle n'eût pesé que

sur moi! mais j'ai une femme, trois enfans; bientôt ils vont expirer de faim. Qui peut t'avoir conduit à cet excès de détresse? — Retiré depuis quelque temps du service, j'avais obtenu un emploi dans un ministère. L'on m'a ôté ma place, il y a bientôt un an, pour la donner, à qui? au favori de la maîtresse du valet-de-chambre du Ministre. Depuis ce moment, j'ai sollicité en vain une autre place. Tous mes meubles ont été vendus pour faire exister ma famille. Toutes mes ressources étaient épuisées, lorsque Dublançai, qui me connaît pour un ancien militaire, m'a proposé cinquante louis pour vous combattre en sa place. C'est lui qui a voulu que je fusse plastronné. Pardonnez, Monsieur, pardonnez à un misérable que la nécessité seule a rendu criminel.

Vous l'entendez, reprit Dolimont. Ne mettons point cet infortuné dans le cas d'aller solliciter d'un Dublançai le prix

d'un crime que ce malheureux déteste. Ne le forçons pas à regretter d'avoir échoué dans son entreprise. Tiens, ajouta-t-il en dénouant sa bourse, voilà les cinquante louis que l'on t'avait promis pour être un malhonnête homme. Sois homme de bien à l'avenir, et, sur-tout, fuis Dublançai ».

L'inconnu, à ce trait, laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La honte et le remords l'accablent également. Il porte la main à son flanc, n'y trouve point son épée; il la cherche de l'œil; l'aperçoit sur l'herbe; s'y dirige à pas lents; la ramasse; lève les yeux vers le ciel, et tournant précipitamment la pointe du fer contre son cœur, il se dispose à le percer. Mais Dolimont s'élance, bondit comme un cerf, et repoussant le bras de l'inconnu, il lui dit : « Malheureux ! osez-vous priver trois enfans de leur père? Ne rougissez pas de mes bienfaits, et soyez vertueux : n'aviez-vous pas accepté ceux de Dublançai pour être criminel ?

L'inconnu, toujours plus confus de sa situation, répondit, les yeux fixés en terre : « Opprimé par la misère, les remords et la honte, vos bienfaits ajoutent à mon tourment. Avant eux, je ne voyais que le malheur des miens et mon crime; à présent, je vois mon opprobre. Du moins, jusqu'à ce moment, je n'avais été qu'infortuné. Ah ! que le crime est plus difficile à supporter que le malheur ? — Ta faute est celle de la fortune. Les qualités de ton cœur sont de toi. Compte ce jour parmi l'un des plus heureux de ta vie, puisqu'il t'a montré toute la laideur du vice. Vis pour mourir en brave, et non par la lâcheté du désespoir. Répare tes fautes; c'est le moyen de les faire oublier et de les oublier toi-même. Si tu meurs, tu ne seras qu'un criminel dévoré par le remords ».

L'inconnu parut un peu rassuré par ces dernières paroles. « Hélas ! dit-il, que de bienfaits je reçois de celui dont j'allais

percer le flanc! j'allais expier un crime par un crime, O désespoir! n'enfantes-tu que des forfaits! Ah, monsieur! ajouta-t-il en s'inclinant profondément, pourquoi suis-je couvert de tant d'opprobre? Je m'offrirais à vous servir de tout mon pouvoir. Mais, je suis si avili, que j'ose à peine faire des vœux pour votre bonheur, de peur de le souiller par les sentimens d'une ame aussi vile que la mienne.--Non, s'écria Dolimont; tu ne resteras point dans cet état d'avilissement. Sois homme; reprends ta fierté; ne crois pas que tu puisses être inutile au monde. Je te pardonne, de toute mon ame, ajouta-t-il en lui tendant les bras et en l'embrassant ».

« Brave homme! s'écria Dolinville, vous m'avez fait un grand plaisir de m'inviter à être votre témoin! Vous m'arrachez les premières larmes qui aient mouillé ma paupière depuis dix ans. Va, mon ami, continua-t-il en

adressant la parole à l'inconnu, console-toi de ta faute ; sans elle, tu n'aurais pas connu le plus généreux des humains. Quant à moi, je suis si content du plaisir que tu m'as procuré, que voici un louis que je te prie d'accepter pour secourir ta famille. Pardonne ! c'est peu de chose ; mais c'est le denier d'un soldat ». L'inconnu allait encore se confondre en remercimens et en excuses, lorsque Dolimont l'interrompit en lui disant : « J'ai une grâce à te demander, mon ami (l'œil de l'inconnu lui témoigne qu'il est tout à lui) ; je te prie de me prendre dorénavant pour le confident de tes peines. — Ah ! Monsieur ! — Il faut me le promettre. — Je le promets. — Eh bien ! va, ajouta-t-il en lui serrant la main. Adieu ! et laisse-nous ».

L'inconnu se retira, en effet, laissant Dolimont avec son témoin ; et le premier, prenant la parole, dit au second : » Je crois que, sans manquer à l'honneur

nous pouvons cesser d'attendre et nous retirer du champ du combat. — Je le pense comme vous, reprit Dolinville. — Vous avez donc conçu quelque estime pour moi? — Beaucoup. — Je n'en ai pas moins conçu en votre faveur. — Voulez-vous permettre que nous nous donnions mutuellement un gage de souvenir? — Je n'en ai pas besoin; mais n'importe, j'y consens avec plaisir. — Eh bien! ajouta Dolimont en déboucland le ceinturon de son épée, faisons échange. — Mais la vôtre est en or.... Un soldat... y pensez-vous? — C'était l'épée de combat de mon père. Elle est un peu antique, quant à la monture; mais la lame fut souvent mise à à l'épreuve. C'est pourquoi je la dépose dans les mains d'un brave, en recevant la sienne qui, dans ses mains, n'eut sans doute pas moins de vertu ».

Dolinville accepta le cadeau de Dolimont. Il était fait avec une galanterie

trop honorable pour être refusé. « A présent, dit Dolimont, allons passer la soirée dans quelque lieu où je puisse vous dédommager du dérangement que je vous ai causé ».

A ces mots, ils se mirent en marche. Ils gagnaient à pied le lieu où ils avaient laissé le cabriolet, lorsque cinq cavaliers s'approchèrent de Dolimont, à qui l'exempt dit : « Monsieur voici un ordre du Roi, qui me force à vous arrêter. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'opposerez aucune résistance, que vous ne ferez aucun effort pour vous évader, et je n'emploierai pas la force contre vous, je ne vous désarmerai même pas. Sinon.... — Qui donc me fait arrêter ? — L'on m'a conjuré de ne pas vous le dire ; mais je ne vous cacherai point que c'est en vertu d'un ordre sollicité par votre mère. — Ma mère ! ô ciel ! et le perfide Dublançai.... — C'est lui qui nous a remis cet ordre avec une

lettre du Grand-Prévôt, et qui nous a appris que vous deviez être à six heures à la barrière de Maillot. — Le monstre! il m'avait assigné pour cette heure là un rendez-vous d'honneur! — C'est impossible! — Comment, sans cela, aurait-il su que je devais être à six heures à la barrière? je n'ai aucune relation avec cet homme; je ne le vis jamais. — Il m'a laissé entrevoir cependant qu'il vous connaissait beaucoup. Mais vous êtes un militaire, Monsieur; vous connaissez toute la rigueur du service. A quoi vous décidez-vous? Balancerez-vous entre la valeur et le devoir? » (Pendant que l'exempt parlait ainsi, ses quatre cavaliers cernaient Dolimont et son témoin de très-près). Je cède au devoir, répondit Dolimont. Les ordres même les plus injustes du Roi doivent m'être sacrés. Mais j'y mets une condition. — Laquelle? — Vous me conduirez dans une maison où

j'ai des adieux à faire. — Cela m'est impossible. Deux voitures nous attendent ; l'une est un fourgon, où, si vous faites résistance, vous serez enfermé avec les quatre cavaliers que voilà, qui vous conduiront à la brigade prochaine et celle-ci à l'autre, jusqu'à Pierre-en-Cise à Lyon, où vous allez être conduit ; l'autre est une chaise de poste, à trois places, où vous serez libre avec deux cavaliers seulement, qui, vêtus en bourgeois, vous accompagneront jusqu'à Lyon. (Pendant cet entretien l'inconnu qui, tristement, gagnait sa demeure, s'était retourné, et voyant Dolimont entouré de cinq cavaliers de maréchaussée, et craignant quelque nouvelle perfidie de Dublançai, il était revenu sur ses pas et avait entendu la dernière partie de la conversation). Si vous donnez votre parole d'honneur de ne faire aucune tentative pour vous sauver, vous monterez dans la chaise de poste,

sinon vous serez saisi, enchaîné, jeté dans le fourgon et traité en criminel d'État. — Eh bien! je me réduis à une dernière demande. Je vais écrire un mot qui annonce mon arrestation, et vous le ferez remettre à son adresse. — Je m'engage à le remettre moi-même. — A ce prix, je donne la parole que vous demandez. Pardon, Monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole à Dolinville, si ne je ne passe pas le reste de la soirée avec vous; mais vous savez que la complaisance de ces Messieurs ne saurait aller jusques-là.

A ces mots, il marche vers la chaise de poste, et rendant son épée à Dolinville, il lui dit: « Vous voyez, mon cher camarade, que je ne saurais retenir un gage aussi cher de votre souvenir. Il faudrait rendre les armes à ces Messieurs, pour ne pas m'exposer moi-même aux variations d'une imagination fougueuse. Soumis au sort, dans cet

instant, irrité contre lui dans un autre, je pourrais, dans un moment de désespoir, oublier la soumission que ma parole donnée m'impose. Adieu, camarade! Le brave, qui porta cette épée, n'a pas besoin de cette arme pour n'être point banni de mon souvenir ».

En disant ces mots, Dolimont monta dans la chaise de poste; et les chevaux, partant au grand trot, l'entraînèrent jusqu'à Ville-Juif, où Dolimont écrivit une lettre qu'il remit à l'exempt; elle était à l'adresse de Zilia. Il lui mandait que le lieu de sa prison était Pierre-en-Cise. Mais l'exempt ne s'acquitta point de sa commission.

Cependant Dublançai épiait de loin ce qui se passait, et voyant son ennemi monter dans la chaise de poste et partir, il avait envoyé, chez Zilia, la lettre qui y avait causé de si vives alarmes.

L'on présume que Dublançai voulut en connaître l'effet, et qu'il eut l'audace

de se transporter chez Mme. Faber; mais, malgré ses instances, malgré même l'espèce de violence dont il voulut user, il fut contraint de se retirer sans avoir vu Zilia. Il ne se rebuta point, revint plusieurs fois le jour, fit des promesses, débita mille mensonges et termina ses importunités par des menaces, croyant épouvanter Mme. Faber, qui le reçut constamment sur l'escalier, sans lui permettre d'entrer dans son logement. Rien n'égalait l'impudente audace de ce lâche mortel. Cinq jours s'étaient écoulés depuis la disparition du Comte. Le sixième était sur le point de finir. Dublançai parut encore; et, plus importun, plus impudent que jamais, il déclara qu'il voulait entrer et voir Zilia; et sur le refus constant de Mme. Faber, il lui dit: « Je viens aujourd'hui solliciter, pour la dernière fois, la faveur de voir cette jeune et belle amante de cet ami, à qui, malgré moi, j'ai percé le cœur:

si vous me refusez encore, craignez tout de ma vengeance ».

La figure de Dublançai, en disant ces mots, avait quelque chose de si sinistre à-la-fois, et de si assuré, qu'elle en fut épouvantée. Dublançai, qui la fixait avec attention, vit qu'il avait répandu l'effroi dans le cœur de cette femme. « Frémissez, ajouta-t-il. Vous ne connaissez pas tout mon pouvoir. Ne me forcez pas à obtenir par la violence ce que je veux devoir à la prière. Dans ce dernier cas, comptez sur mes égards et sur ma reconnaissance; dans le premier, craignez la juste fureur dont je serai animé ».

Tandis qu'il parlait ainsi, Mme. Faber réfléchissait, et se disait à elle-même: Quelque mal qu'il nous fasse en venant chez nous, il ne nous en fera jamais autant que lorsque je l'aurai irrité par une vaine résistance. La nuit commence; tout est silencieux dans la maison: personne

sonne ne saura que ce monstre ait mis les pieds chez nous. Gagnons du temps jusqu'à ce que nous ayons des protecteurs sur lesquels nous puissions compter. Il peut y avoir du danger à lui résister, je n'en vois point à lui céder pour un moment. Après ces réflexions, elle dit à Dublançai :

« S'il ne dépendait que de moi de vous faire accueillir par Zilia, Monsieur, je vous assure que vous auriez été admis dès le premier jour; vous vous repentez de la mort de M. de Dolimont; vous l'avez, dites-vous, tué en brave; vous ne sauriez être coupable à mes yeux; de plus, vous offrez, pour expier cette faute, de servir de protecteur à M. Aldini, et vous ne mettez d'autres conditions à votre protection et à vos démarches, que de faire votre cour à sa fille; tout cela me paraît sage et modéré. Mais, Zilia, ne voyant en vous que le meurtrier de son amant,

ne pourra supporter votre approche. Croyez-moi, usons d'un détour qui ne doit pas vous offenser. Quittez le nom de Dublançai; annoncez-vous sous tout autre, comme un ami de M. Aldini, et... — Ne tient-il qu'à cela? donnez moi-le nom de Dutermeau. Dites qu'ayant appris les malheurs de mon ancien ami, je viens converser avec sa fille, et projeter avec elle les moyens de le faire mettre en liberté. — Eh bien! je vais la prévenir ».

A ces mots, Mme. Faber, qui pensait que, dans les occurrences périlleuses et critiques, c'est tout gagner que gagner du temps, entra chez sa jeune amie et lui annonça la visite de M. Dutermeau, un ancien ami de son père, qui, ayant appris ses malheurs, venait projeter avec elle les moyens de le mettre en liberté.

Quoique Zilia n'eût connu aucun ami de son père sous le nom de Dutermeau, elle ne laissa pas que d'ajouter foi aux

paroles de Mme. Faber, et reçut le prétendu Dutermeau avec toutes les démonstrations de confiance et d'affection que l'innocence opprimée témoigne à toute personne qui, sous les dehors de la vertu, vient s'offrir à lui rendre les services les plus signalés.

Dublançai était un homme si fourbe, que ce n'était pas pour lui un effort de prodiguer les expressions les plus affectueuses aux personnes qu'il haïssait ; d'accabler d'éloges ceux qu'il cherchait à détruire; de mettre, dans ses discours et dans ses regards, les expressions de la douceur et de la pitié, lorsqu'il ne respirait que sang et vengeance. Combien donc il lui fut aisé d'abuser une ame aussi innocente que celle de Zilia ? Elle lui fit l'accueil le plus gracieux, et Dublançai, trompé par le faux intérêt qu'il inspirait, prit les regards affectueux de la reconnaissance pour ceux de l'amour. Il se crut aimé ou sur le

point de l'être; et, transporté de joie en voyant ses desseins s'accomplir de toutes parts, il projeta d'enlever Zilia, de la mettre dans une maison de campagne isolée, où elle pût n'appartenir qu'à lui.

Mme. Faber, qui n'avait cédé qu'à la terreur, en donnant accès chez elle à Dublançai, n'avait point quitté Zilia pendant cet entretien, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelqu'indiscrétion; et à peine fut-il parti, que cette brave femme chercha à prémunir Zilia contre le danger des visites de cet homme, sur lequel cependant, elle-même, n'avait encore que des doutes; car rien encore n'avait donné l'assurance positive qu'il fût le persécuteur d'Aldini. Si ce n'était point, dit-elle à Zilia, un ami de votre père! Si, au contraire, c'était un de ses ennemis, qui se fût introduit ici pour surprendre vos secrets et mieux diriger ses coups? — Cela est impossible, ma

chère Mme. Faber; il me donne tant de détails sur tout ce qui regarde mon père! il paraît lui être tant attaché! J'ai vu ses larmes couler en parlant de sa captivité. — J'ai plus d'expérience que vous, Mademoiselle; croyez-moi, mettez dans vos entretiens avec lui la plus grande circonspection. La défiance est la mère de la sûreté.

CHAPITRE II.

L'homme vicieux qui a fait une faute s'enhardit par son coup d'essai ; et bientôt, volant de forfaits en forfaits, il devient essentiellement criminel. L'homme vertueux, au contraire, a-t-il dévié un instant, passe le reste de sa vie à bien faire, pour réparer les torts qu'il a causés.

La Comtesse avait appris à Versailles, d'un homme qu'elle avait chargé de sonder le terrain sur M. Aldini, pour savoir s'il était possible de le rendre à la liberté, que non-seulement il n'y avait pas d'espérance de délivrer cet étranger en faveur de Dolimont, mais que Dolimont lui-même courait les plus grands dangers de perdre aussi la sienne. Si la Comtesse avait connu la demeure de Dolimont, ou celle de Zilia,

elle serait allée le prévenir; elle crut devoir se transporter bien vîte chez la Marquise, pour la détourner d'un projet qui ne tendait qu'à l'aliéner de plus en plus avec son fils, qu'elle avait tant aimé, et à donner à un étranger, sur sa personne et dans sa maison, une autorité dont elle ne tarderait pas à se repentir. Sa voiture était arrêtée devant la porte de l'hôtel, et elle en descendait pour entrer chez la Marquise, lorsqu'elle vit un homme l'accoster mystérieusement, et lui demander si elle n'était pas la Marquise de Dolimont. Il était nuit; la Comtesse, poussée par un mouvement de curiosité, peut-être aussi par un pressentiment secret, car il est une foule de choses dont les motifs, dirigés par des forces irrésistibles, sont absolument inexplicables, répondit à cet homme : « Que me voulez-vous? — Vous parler de M. votre fils, Madame, et d'un certain Dublançai qui vous

trompe, et qui est le monstre le plus odieux qui soit sur la terre. — Attendez un moment, et je vous entendrai avec plaisir.

A ces mots, la Comtesse entre pour parler au concierge, qui lui dit que Madame est sortie. Elle insiste; elle assure qu'elle a les choses les plus intéressantes à dire à son amie. Le concierge n'a pas d'autre réponse : Madame est sortie. N'importe, dit la Comtesse, je vais monter et l'attendre. — C'est inutile, Madame est sortie. — Mais non pas pour moi. — Pour tout le monde, Madame est sortie. — Allez lui dire qu'il y va de sa gloire et de son repos pour le reste de ses jours. — Je ne peux lui aller dire cela; Madame est sortie ».

La Comtesse, qui soupçonnait que cet homme qui voulait parler à la Marquise de son fils et de Dublançai, ne pouvait que lui être d'un grand secours dans le dessein qui l'amenait,

insista

insista encore, mais vainement; alors, s'approchant de l'inconnu, elle lui dit: « Je suis forcée de sortir, Monsieur; voudriez-vous me suivre où je vais? et-là nous causerons aussi longuement que vous voudrez ».

L'inconnu, qui était le même qui avait été provoquer Dolimont à la porte Maillot, et qu'il est temps de connaître sous son nom, qui était Dunan, revenait, en ce moment, de cette horrible expédition. La crainte de rencontrer Dublançai dans l'hôtel de Dolimont, lui fit accepter, avec empressement, la proposition de la Comtesse; et, rendu chez cette Dame, voici le discours qu'il lui tint:

« Madame, j'ignore jusqu'à quel point j'expose mes jours, en vous disant combien ceux de M. votre fils ont été exposés par l'homme affreux dans lequel vous avez mis toute votre confiance... Mais, Madame, ajouta Dunan en regardant

la Comtesse avec attention, jeune et belle comme vous voilà, il n'est pas possible que vous soyez la mère de M. Dolimont. Vous m'abusez, Madame; et peut-être amie de Dublançai... — Moi, l'amie de Dublançai ! Il n'y a que la Marquise, dans tout Paris, capable de l'aimer; encore douté-je qu'elle lui soit sincèrement attachée. C'est entr'eux un accord de convenances, un rapprochement de besoins; la Marquise a été séduite. Entraînée par cet homme, elle a fait de fausses démarches; un faux pas en fait faire un second, et souvent, au troisième, l'on tombe de telle façon qu'on est dans l'impossibilité de se relever. — Oh Madame ! C'est bien là qu'en est déjà réduite Mme. de Dolimont. Vous savez sans doute ce qu'elle vient de faire contre son fils. — Achevez, je crains tout. — Il vient d'être arrêté à l'instant en vertu d'une lettre de cachet, sollicitée par elle. — O ciel ! Doli-

mont est arrêté ? — Il l'est, Madame ; et, dans ce moment, il est entraîné dans une chaise de poste, escorté par deux cavaliers de maréchaussée... »

Dunan allait continuer, lorsqu'il s'aperçut que la Comtesse, penchant la tête et laissant tomber ses bras le long de sa bergère, avait perdu connaissance. Il se lève, et voyant un flacon sur la cheminée, il le lui présente sous le nez, lui soutenant la tête ; et la Comtesse ayant repris ses sens, Dunan lui dit :

« Pardon, Madame, de vous avoir fait une annonce indiscrète et sur-tout précipitée. Vous êtes sans doute la jeune et belle personne dont M. Dolimont est épris...

— Non, Monsieur ; je n'ai pas cet honneur là ; je suis l'amie de M. Dolimont. Il serait mon frère, mon fils, mon époux que je ne l'aimerais pas davantage. Ne craignez plus aucune faiblesse de ma part. Parlez. Je suis disposée à tout entendre ; et croyez, si vous vous inté-

ressez à M. le Comte, que vous ne sauriez commettre une indiscrétion, quelque chose que vous puissiez me dire».

Ces paroles encouragèrent Dunan, qui lui dit comment il avait été séduit par Dublançai pour ôter la vie à Dolimont. Il lui raconta le combat qui avait eu lieu entr'eux, et la générosité avec laquelle il avait été traité par son vainqueur; puis, venant à son arrestation, il ajouta :

« J'ai entendu formellement, Madame, l'exempt qui a dit à M. Dolimont, que la lettre de cachet avait été sollicitée par sa mère, et donnée par Dublançai à l'exempt, pour être mise à exécution dans le lieu même où Dublançai lui avait assigné un rendez-vous d'honneur. Horriblement indigné de cette double atrocité, j'ai formé la résolution d'aller tout dévoiler à Mme. la Marquise, dût-il m'en coûter la vie et la liberté. Je ne puis croire qu'il existe une mère

assez barbare pour vouloir faire assassiner son fils, et à défaut de cet horrible succès, le faire jeter dans les fers. Mon dessein était d'apprendre à Madame une partie des crimes dont cet homme s'est souillé, et de lui faire apercevoir toute l'horreur, tous les dangers de sa situation ».

» Je ferai en sorte de vous procurer un entretien avec la Marquise; mais, dites-moi, connaissez-vous la prison où l'on conduit M. de Dolimont? — Oui, Madame, c'est à Pierre-en-Cise à Lyon. Ah! si nous avions été trois, comme moi, je vous réponds que les cinq cavaliers, tout bien armés qu'ils étaient, n'auraient pas emmené votre ami. — Quoi! vous vous seriez senti le courage de le délivrer. — Ah! Madame, l'indignation d'une part, et l'admiration, la reconnaissance de l'autre, donnent tant de vigueur! — Votre nom, s'il vous plaît, Monsieur. — Je m'appelle Dunan. —

Eh bien! M. Dunan, croyez-vous qu'il vous fût impossible de trouver, dans Paris, deux hommes comme vous? — Il n'en manque pas, Madame; j'en conviens, mais..... — Vous croyez que vous ne pourriez pas atteindre la chaise de poste? — On pourrait l'atteindre, la devancer même; mais il faudrait bien de l'argent. — L'argent ne manquera point. — En ce cas, je vous réponds de sa liberté. — Comment vous y prendrez-vous. — Je présume que M. Dolimont, n'étant pas très-pressé de se rendre à sa destination, ne sera pas généreux envers les postillons. Les cavaliers sont payés à raison d'un louis par jour; ils ne sont pas intéressés à précipiter leurs pas. Ils partiront tard de l'auberge, ils arriveront de bonne heure; ils dormiront d'autant mieux pendant les nuits, qu'elles sont plus longues à présent, et bien payées. Or, Madame, il existe, sur cette route, des

voitures légères, avec lesquelles on fait quarante cinq lieues en vingt-quatre heures. Nous ne partirions donc que demain soir; que nous serions assurés de les devancer à moitié chemin, et rien n'empêche que nous ne partions cette nuit. — Eh bien! reprit la Comtesse, voilà deux cens louis. Trouvez des camarades intrépides. Délivrez Dolimont. Venez m'avertir quand il sera de retour. Je lui aurai trouvé un logement sûr, où il sera à l'abri des poursuites de ses ennemis; vous l'y conduirez vous-même; et, pendant votre absence, je tâcherai de parvenir jusqu'à la Marquise; là, je lui dévoilerai son Dublançai, et en obtiendrai, sans doute, la révocation de la lettre de cachet contre son fils. Je n'ajouterai pas, Monsieur, que vous devez compter sur ma reconnaissance. — Je n'ai pas besoin de cette dernière partie de votre discours pour m'exciter à faire mon devoir. Les deux

cents louis que vous me donnez suffiront, au-delà, pour les frais de voyage et pour le paiement de mes compagnons d'aventure. Quant à moi, je serai trop heureux d'effacer, par ce trait de courage, celui de lâcheté dont je me suis souillé envers M. de Dolimont ».

Ce fut ainsi que se termina l'entretien de Dunan avec la Comtesse. Cet homme, vertueux par inclination, mais criminel par circonstance, et, pour ainsi dire, par nécessité, eut bientôt trouvé deux hommes de haute taille, déserteurs de cinq à six régimens, accoutumés à vivre, de la pointe de leur épée, chez les demoiselles de moyenne vertu, et bravant tous les jours la mort, que les lois sévères de ces temps-là tenaient suspendue sur leur tête. « Mes amis, leur dit Dunan en les abordant, il s'agit de sauver un brave, de fronder une autorité tyrannique, et de gagner de l'argent. — L'un des trois suffirait pour nous décider, dit l'un

d'eux. — Pourvu que nous soyons défrayés, dit l'autre, nous sommes à toi, dès qu'il s'agit de sauver un brave. Nous le sommes, nous, braves. Personne ne nous sauvera. Nous serons fusillés un jour pour avoir fui la tyrannie; mais, nous allongeons la courroie. — Je te l'ai dit, reprit le premier. Tous les hommes ont un arrêt de mort sur la tête. Ceux qui nous poursuivent l'ont comme nous. Le sort nous dira s'ils ne le subiront pas avant nous. L'arrêt qui pèse sur notre front est une maladie de plus; l'audace en est le remède : partons ».

Dunan, charmé d'avoir de tels hommes pour le seconder, hâta leur départ. Ils dépassèrent Dolimont vers le milieu du second jour.

Alors, ils ralentirent leur marche. Assurés d'avoir derrière eux le détenu qu'ils voulaient délivrer, il ne s'agissait plus que de savoir comment, et dans quel lieu, ils exécuteraient leurs projets. Dunan fit

arrêter sa voiture à l'auberge de la poste. C'était l'heure de la dînée. Les cavaliers s'arrêtèrent aussi. Dunan, se séparant de ses compagnons, passa mystérieusement devant Dolimont, qui le reconnut, et qui, voyant que Dunan lui clignait des yeux, ne douta point qu'il n'eût quelque dessein sur sa personne, et lui en sut un gré infini. Quelque surveillance qu'exerçassent les cavaliers, Dolimont avait nécessairement quelques momens de liberté. Dunan lia conversation avec lui sur les excellentes matelotes et les bonnes poulardes que l'on mangeait dans ce pays. Mais, dans un moment où les cavaliers étaient un peu à l'écart, il lui dit à voix basse : « J'ai entendu, lorsque, sur l'avenue des Champs-Élysées, vous avez donné votre parole d'honneur que vous ne feriez rien pour vous échapper. Je vous crois trop d'honneur pour y manquer, et je ne vous le propose pas. Mais vous n'avez pu la donner, que vous

n'accepteriez point la liberté si elle vous était offerte. En conséquence, si demain, ou après-demain soir, vous êtes attaqué sur la route par des voleurs, ne vous en effrayez pas, et sur-tout n'apportez aucune résistance ».

Dunan allait continuer, mais voyant un cavalier l'observer avec attention, il haussa la voix et parla des anguilles et des tanches des marais voisins, qui étaient de la meilleure qualité, et quitta Dolimont en lui conseillant de s'en faire servir à dîner.

Dolimont ne lui répondit pas un mot. Qu'est-ce que cet original, dit-il aux cavaliers ; s'il soupçonnait la position où je me trouve, il ne me parlerait point de bonne chère. Tout ce que l'on pourrait m'offrir, en ce moment, serait la liberté. Je l'accepterais ; mais je ne ferais rien pour me la procurer ; ma parole est sacrée comme votre devoir.

Ce fut ainsi que Dolimont, en dé-

tournant toute espèce de soupçon, de la part des cavaliers, fit une réponse indirecte à Dunan, qui prêtait l'oreille avec attention, et alla rejoindre ses camarades, en leur disant que la cage serait brisée et les oiseleurs dispersés.

Le lendemain, Dunan arrangea sa marche de façon qu'elle ne précédât que de très-peu la chaise de Dolimont; mais les cavaliers s'arrêtèrent sitôt ce jour là, qu'il ne put effectuer son entreprise. Le sur-lendemain, les cavaliers prolongèrent leur marche un peu dans la soirée. Le temps était obscur, et quelques flocons de neige, tombant çà et là, invitaient les voyageurs à la retraite. Ils étaient à un quart de lieue du relais. Ce fut le champ de bataille que choisirent nos trois assaillans. Dunan, qui s'était caché derrière un arbre de la grande route, en sortit sitôt que la chaise eût passé, et alla s'asseoir derrière. *Sans-Géne*, portant un gros panier d'osier,

s'était couché dans un fossé du côté par lequel arrivait la voiture; et, renversé sous le faix de sa charge, il criait *au secours !*

Dolimont, touché de compassion, pria les cavaliers de faire arrêter, pour savoir ce que demandait ce malheureux. Un des cavaliers descendit; l'autre, sortant de la voiture, se tenait à-demi-courbé sur le brancard. Dunan, qui épiait le moment, s'était glissé sous la voiture; et, saisissant la jambe du cavalier qui était en équilibre sur le brancard, le fit tomber. Alors, lui mettant le pistolet sur la gorge, il le menaça de le tuer s'il faisait un mouvement. *Sans-Géne* saisit en même temps au collet le cavalier qui était venu à son secours, lui donna une saccade, le fit tomber sur lui; et, par un second mouvement, l'ayant mis sous lui, il le menaça de le poignarder s'il poussait un cri ou faisait un mouvement. *Belle-Pointe*, qui était couché dans

l'autre fossé, était accouru ; et, passant une corde à nœuds coulans au bras du cavalier qui tenait Dunan, il le garotta en une demi-minute ; de là, prompt comme l'éclair, il s'élança sur celui que tenait *Sans-Géne*, et lui garotta les mains avec ses nœuds coulans. Alors, on fit descendre le postillon, en lui déclarant qu'il ne lui serait fait aucun mal, et qu'on lui laisserait la faculté de continuer sa course. Après ces premières opérations, ils garottèrent aussi les jambes des cavaliers.

Ce fut alors que les trois assaillans s'occupèrent du postillon, qui, étant seul, ne pouvait opposer de la résistence. Il fut garotté comme les cavaliers. On les mit tous trois l'un près de l'autre, on les couvrit de leurs manteaux ; et *Belle-Pointe*, étant monté sur le porteur, tourna la voiture et reconduisit Dolimont vers le village d'où il était parti, n'ayant plus à ses côtés, pour

escorte, que *Sans-Géne* et Dunan.

Quand ils furent à trois cents toises du relais, ils dirigèrent la voiture au milieu des champs; attachèrent les chevaux à un arbre, et, se rendant au village à pied, ils y prirent une petite voiture et roulèrent du côté de Paris. Mais, au premier relais, les deux déserteurs demandèrent leur congé. Dunan leur donna cinquante louis à chacun, sur les deux cents que lui avait remis la Comtesse; et, souhaitant un bon voyage à Dolimont, ces deux déterminés, prenant des chemins de traverse, se proposèrent de passer en Italie.

Il n'est pas nécessaire de dire que Dunan et Dolimont coururent nuit et jour; et que, sachant bien payer leurs conducteurs, ils se mirent en état d'avoir fait plus de vingt-cinq à trente lieues avant même que l'on connût son évasion. La maréchaussée du canton se mit vainement à leur poursuite; ils ren-

traient dans Paris, tandis qu'on les cherchait encore à quatre-vingt lieues de la capitale.

Dunan avait informé Dolimont de la circonstance qui l'avait mis à même de le secourir; il lui avait dit que la Comtesse devait lui tenir un logement prêt, où il serait à l'abri des poursuites de ses ennemis. Le Comte avait l'ame trop belle pour n'être pas sensible à ce procédé. J'irai, dit-il, dans le logement que l'amitié m'a destiné; je n'hésiterais pas même à donner mes premiers momens à la reconnaissance, mais je brûle de savoir des nouvelles d'une jeune personne qui m'est infiniment chère. Je crains que l'on ait attenté à sa liberté, comme à la mienne, et à celle de son père. Suivez-moi donc jusques chez Zilia: non, dit-il, en faisant une réflexion; allez chez la Comtesse, la prévenir de mon arrivée, et dites-lui que dans une heure, je serai dans le café du

du coin de sa rue, où vous pourrez venir me prendre, pour me conduire dans la maison que cette dame a eu la bonté de me préparer ».

Dolimont se rendait donc seul chez Zilia ; mais il pensa que sa présence, trop subite, pourrait occasionner une révolution funeste à son amante ; et, passant d'abord chez M. Fayolle, qui habitait le même quartier, il en reçut les complimens et les embrassemens les plus sincères sur sa délivrance ; et, lui disant qu'il le priait de venir avec lui pour disposer Zilia à le recevoir, ils partirent ensemble. Dolimont se promena un moment dans la rue, et M. Fayolle, en entrant chez Mme. Faber, dit avec joie : « Je viens vous apprendre que M. le Comte... Mais Fayolle, apercevant un homme assis près de Zilia, craignit de parler et se tut.

Le lecteur se souvient que, le sixième jour de l'arrestation de Dolimont, Du-

blançai était parvenu à s'introduire auprès de Zilia, sous le nom de Dutermeau, et comme un ami de M. Aldini. Or, Dolimont rentrait aussi, dans Paris, au déclin du jour du sixième de son départ. C'était donc une prudence heureuse, que celle par laquelle Fayolle voulut garder le silence en apercevant cet inconnu; mais Zilia, qui le prenait pour un ami de son père, et qui était dans la plus vive impatience de recevoir des nouvelles de Dolimont, dit à Fayolle: « Ah! parlez, parlez hardiment. Monsieur est un ami de mon père. — En ce cas, reprit M. Fayolle, je puis vous dire que M. Dolimont est en liberté. — En liberté! s'écria Dublançai. — Oui, Monsieur; qu'il a été délivré à quatre vingt lieues d'ici, et que même, en ce moment, il est dans Paris. — Dans Paris! dit Zilia, et je ne l'ai pas encore vu? — Il m'a prié de vous annoncer sa liberté avant qu'il se présentât de-

vant vous. Mais il n'est pas loin ; peut-être monte-t-il déjà ; car il vous est facile de juger de son impatience. — Oh ! s'écria Dublançai, en se levant avec toute l'apparence de la joie la plus vive, que je sois le premier à l'embrasser, et à lui faire mon compliment sur la liberté qui vient de lui être rendue ! »

A ces mots, il se précipita sur sa canne, son manchon, son chapeau, et sortit en courant. « Malheureux ! qu'avez-vous dit, s'écria Mme. Faber en adressant la parole à M. Fayolle ? cet homme est le perfide Dublançai, l'implacable ennemi de M. Dolimont. — Et vous l'avez introduit auprès de moi ! dit Zilia en poussant un cri douloureux. — Oh ! Mademoiselle, j'ai dû le faire. J'en rendrais juge M. Dolimont lui-même, qu'il ne saurait me désapprouver. — Mais l'introduire sous le nom d'un ami de mon père ! m'exposer à lui dire des choses que j'aurais dû lui cacher ! —

J'avais prévu ce danger, et je vous en avais dit assez pour que vous n'eussiez en lui aucune confiance. — J'en conviens, mais... — Mais il est des occasions si critiques, que l'on est contrainte de faire l'opposé de ce que l'on voudrait faire.

CHAPITRE II.

Pendant que ces Dames discutaient ainsi, Dublançai descendait l'escalier avec une précipitation extrême. Il était à peine au second étage, lorsqu'il rencontra Dolimont, qu'il reconnut parfaitement, mais dont il ne fut pas connu; premièrement, parce qu'il faisait nuit dans l'escalier; secondement, parce que Dublançai, marchant très-rapidement, avait mis son manchon sur sa figure; et le lecteur pourra dire, troisièmement, parce que Dolimont ne pouvait le connaître ne l'ayant jamais vu.

Cependant cette petite discussion de Mme. Faber et de Zilia avait cédé à l'empressement de recevoir Dolimont; et, courant à la porte, elles l'entendirent monter et tousser, afin de s'annoncer et de ne pas surprendre sa chère

Zilia; mais loin de la surprendre, ce fut elle qui le surprit en se précipitant du haut de l'escalier sur lui avec une telle impétuosité, qu'il faillit être renversé. Mais, quelle force et quelle adresse ne donnent pas les dangers de l'objet qu'on adore! Dolimont la reçut dans ses bras, et, témoin du vif intérêt de son amante pour sa personne, le sien, pour l'aimable Zilia, en serait accru, s'il avait pu s'accroître. Quelle joie pétulante de part et d'autre! quelles délices dans les empressemens! quelle ivresse dans les démonstrations! quelle vivacité, quelle douceur, quelle ingénieuse éloquence dans le langage! Il semblait à Zilia que, parce qu'elle revoyait son amant, ses peines fussent pour jamais terminées. Mais, à peine Dolimont fut-il entré dans le logement de Mme. Faber, que la scène changea pour Zilia, pour Dolimont et pour ses amis.

Mme. Faber était une femme très-simple dans ses manières, mais spirituelle, et voyant toujours le côté le plus solide des choses ; et, quand Dolimont eut pris quelques minutes de repos, elle lui parla ainsi :

« Je suis au désespoir de troubler d'aussi doux momens. Mais il faut savoir mettre un terme à ses plaisirs, afin de les rendre plus sûrs. L'homme que vous avez dû rencontrer sur l'escalier, est l'infâme Dublançai. — O ciel ! et d'où venait-il donc, s'écria Dolimont ? — Il sortait d'ici. — Et vous ne l'avez pas retenu, sachant que je montais ! Je l'aurais étouffé dans mes bras. — Ah ! je craignais trop le hasard d'une si funeste rencontre ! »

A ces mots, elle lui expliqua la raison pour laquelle elle s'était décidée à laisser entrer cet homme odieux dans sa maison. Dolimont ne put s'empêcher de l'approuver ; et, cette explication étant

faite, elle continua à lui parler de la sorte :

« Zilia, trompée par mes paroles, a induit M. Fayolle en erreur; et, celui-ci, croyant parler devant un ami de M. Aldini, a dit hautement que vous étiez en liberté, et que vous étiez même dans Paris. Or, étant prévenu que vous alliez entrer chez moi, il vous aura reconnu, M. le Comte; et déjà, n'en doutez point, ce malheureux est chez le Commissaire, où il sollicite la force armée contre vous. Déjà, peut-être, marche-t-elle contre votre sûreté? Ah! fuyez! fuyez, et vous aussi M. Fayolle; car, ayant annoncé l'évasion de M. le Comte, vous seriez infailliblement arrêté, jusqu'à ce que vous eussiez donné au Gouvernement tous les renseignemens qu'il serait en droit d'exiger ».

Dolimont, sentant la justice de ces réflexions, se décida à se retirer avec M. Fayolle; mais Zilia, ne pouvant se résoudre

résoudre à se séparer si promptement de son cher Dolimont, sollicita la faveur de le suivre, s'engageant, auprès de Mme. Faber, à rentrer dans une heure au plus tard.

Ils sortirent donc tous trois ; mais Dolimont et Zilia, prenant une voiture de place, y montèrent, et le cocher reçut ordre de les conduire au boulevard du Temple.

Les transports les plus tendres et les plus délicats éclatèrent entre ces amans, dès qu'ils se virent en liberté dans la voiture. Dolimont était enchanté de posséder la femme la plus spirituelle, la plus aimante que le ciel eût créée; et Zilia, pleine d'innocence, et ne soupçonnant pas que jamais elle pût être trompée, regardait Dolimont comme une sorte de divinité descendue sur la terre pour lui faire goûter toutes les délices qui sont dans les cieux ; et si son cœur eût moins aimé M. Aldini, ou, pour mieux dire,

si M. Aldini avait pu être libre et participer à son bonheur, elle aurait été assez heureuse pour que l'on pût douter si l'Eternel pouvait créer une félicité plus accomplie. Les momens passés dans cette voiture étaient, pour ainsi dire, dérobés à la tyrannie. C'était une raison peut-être pour leur donner un attrait de plus. Ils étaient entre les chagrins passés et les craintes de l'avenir.

Bientôt cependant le cocher leur annonça qu'ils étaient arrivés. Que les distances de Paris sont courtes en semblable occasion! Dolimont descendit de la voiture, frappa à la première porte cochère qui s'offrit à ses regards, et, après avoir parlé au portier, il revint, et dit au cocher: « La personne à laquelle je veux parler, ne doit rentrer que dans une heure; promène-toi sur le boulevard ».

Tandis que Dolimont faisait cette course délicieuse, Mme Faber essuyait

une visite qui prouvait la sagesse de sa pénétration. Dublançai avait accompagné les gardes. Mme. Faber dit, répéta, soutint constamment que, de toute la journée, il n'était entré chez elle d'autre homme qu'un certain Dublançai, qui avait exigé qu'elle lui fît faire la connaissance d'une jeune personne nommée Zilia; et que, sur son refus, ce Dublançai, homme de boue, l'avait menacée de la dénoncer et de lui faire tous les maux dont il serait capable.

Sur cette déclaration, le commissaire fit entrer Dublançai, qui était resté sur l'escalier; il le confronta avec Mme. Faber, qui lui reprocha les menaces qu'il lui avait faites; Dublançai, déconcerté par cette vive attaque, à laquelle il ne s'attendait pas, balbutia, se coupa dans sa défense; et le commissaire, indigné d'avoir été pris pour dupe, de n'avoir été, dans cette affaire, que l'instrument ridicule des vengeances d'une passion trompée, et

de ne servir, en ce moment, qu'à l'oppression de la vertu, parce qu'elle n'avait pas voulu satisfaire aux vices d'un homme sans mœurs, et qui n'avait pour lui que l'abus du pouvoir, fit saisir Dublançai, le fit conduire provisoirement en prison, et lui dit qu'il ne serait remis en liberté qu'autant que le Lieutenant-général de police en ordonnerait ainsi le lendemain.

Ce fut ainsi que Dublançai fut puni une fois pour avoir dit vrai, après en avoir fait punir tant d'autres par ses mensonges. Il semblait que le ciel, s'indignant qu'un homme si odieux usât de la vérité, voulût se servir d'elle pour le punir un moment de ses iniquités. C'en eût été fait peut-être du pouvoir de ce monstre chez la Marquise, si Dolimont, en ce moment, sachant qu'il n'était pas à l'hôtel, était allé se jeter aux genoux de sa mère; mais son cœur était aliéné par cette arrestation, et sa soumission

filiale avait été mise à bout par la rudesse et la fierté avec laquelle il avait été traité.

D'ailleurs, Dolimont était, en ce moment, trop délicieusement occupé auprès de Zilia, pour penser à cette démarche; il en aurait eu l'idée, il aurait cru réussir en le faisant, qu'il n'aurait pas eu le courage peut-être d'interrompre d'aussi doux momens, pour tenter une épreuve dont devait cependant dépendre sa félicité constante.

Il ramena donc Zilia chez Mme. Faber, trois heures après l'avoir emmenée; de-là il se rendit au café où il avait donné rendez-vous à Dunan. Cet homme ne se possédait pas de joie en le voyant arriver : il craignait qu'il n'eût été arrêté de nouveau, et, continuellement agité, il était devenu, pour les gens du café, un objet de curiosité et le sujet de mille conjectures. Ils se rendirent ensemble à la petite maison que lui avait

fait préparer la Comtesse. Cette aimable personne l'avait attendu jusqu'à dix heures, et ne pouvant prolonger son absence plus long-temps sans devenir infiniment suspecte à un vieil époux qui, sans la surveiller de trop près, ne laissait pas que d'exiger qu'elle fût docile à certaines convenances, elle avait pris le parti de se retirer, en recommandant au concierge de sa petite maison de venir l'avertir aussitôt que son prisonnier serait rentré; car elle avait les mêmes inquiétudes que Dunan. Dolimont, accueilli parfaitement dans cette maison où la Comtesse n'avait mis que son ancienne gouvernante pour le servir, se hâta de souper et d'aller prendre un repos dont il avait le plus grand besoin; et son camarade alla, de son côté, rendre le calme à sa famille qui était encore dans la plus vive inquiétude sur le succès de son voyage, qu'il avait annoncé comme devant être périlleux.

Cependant, la Marquise attendit vainement Dublançai ; il ne resta pas à celui-ci la faculté d'envoyer à l'hôtel pour faire annoncer qu'il ne rentrerait pas. D'ailleurs, il n'aurait pas voulu donner connaissance à la Marquise de son arrestation. Un tyran se garde bien de donner de la publicité à un échec, s'il en reçoit. Il sait trop que le premier grain de sable qui l'atteint est bientôt suivi d'un quartier de rocher. Il est probable que, si la Comtesse avait su l'arrestation de Dublançai, et qu'elle en eût prévenu la Marquise, celle-ci, trop heureuse d'en être délivrée, aurait été la première à demander qu'il restât dans les fers. Mais rien n'est moins propre à concilier le malheur des peuples avec le système religieux de la Providence, que les chances heureuses et successives qui élèvent le méchant. Le hasard voulut que le lendemain, lorsque Dublançai parut devant le Lieute-

nant-général de police, l'exempt qui avait reçu, de sa main, la lettre de cachet contre Dolimont, y parut aussi pour y rendre compte d'une expédition qui lui avait été confiée, et annonça au Lieutenant-général la nouvelle qu'il venait de recevoir de la délivrance de Dolimont, et les détails de cet événement.

Il résulta de cet heureux incident, pour Dublançai, que non-seulement il fut mis en liberté, mais qu'on lui donna même des espions qui, placés autour de la maison de Mme. Faber, pussent surveiller Dolimont et le saisir au premier moment. Son signalement fut distribué à tous les gens de la police et à tous les cavaliers de maréchaussée du Royaume; et, dès-lors il lui devint difficile de faire un pas sans courir les dangers d'être arrêté.

Mais il est rare que les malheurs de l'un ne tournent pas au bonheur de l'autre. La Comtesse fut enchantée de se trou-

ver la geolière d'un si cher prisonnier; loin de lui inspirer de la sécurité, elle aurait plutôt cherché à la diminuer, afin de le garder plus constamment dans la petite maison qu'elle s'était procurée. Cette maison, située dans la rue de Rochechouard, était entre cour et jardin. Toutes les commodités de la vie s'y trouvaient avec une élégance recherchée. Les cuisines et les logemens de domestique étaient dans un corps-de-logis séparé, qui avaient aussi leur cour et leur entrée particulière. La maison de maître était comme le sanctuaire d'un temple, où la prêtresse avait seule le droit de pénétrer. Dolimont en était l'idole, et tout autre que la Comtesse, pour aller le voir, passait par l'entrée de la petite maison. L'on avait dit aux gens de service, que la personne pour laquelle ils travaillaient, était une jeune pupille, parente de la Comtesse, que l'on voulait, pour un temps, soustraire à son

tuteur qui avait eu la folle ambition de l'épouser, afin de s'emparer de son bien. Telles étaient les dispositions de sûreté que la Comtesse avait prises en faveur de celui qu'elle aimait.

Ce fut là qu'elle se rendit le lendemain sur les onze heures du matin. On imagine aisément comment Dolimont, après les obligations qu'il lui avait, dût la recevoir. Quelles protestations de reconnaissance et d'attachement il lui fit! Quand la Comtesse l'eut attiré dans un boudoir charmant, réduit le plus isolé de la maison, et dont les deux croisées, étant voilées, ne répandaient qu'un demi-jour, elle s'élança dans ses bras pour lui témoigner sa joie de le recevoir. Elle était assez l'amie de la Marquise et de Dolimont pour en agir de la sorte; mais elle était assez belle pour que ce baiser, donné sans ménagement, et répété par l'empressement qu'on avait à le recevoir, produisît un étrange effet sur les sens de

Dolimont. Ce fut lui qui, à son tour, le renouvela, et plus il y mit d'expression, plus il fut favorablement reçu. « O madame ! s'écria-t-il, de quel feu vous m'avez pénétré ! » Et, tandis qu'il renouvelle ses embrassemens, il voit cette femme charmante qui, lui échappant, pour ainsi dire, était sur le point de tomber sur le parquet. Il la soutint alors, la porta sur le canapé, où revenant à elle et passant ses beaux bras autour de Dolimont : « Vous ne concevez pas, lui dit-elle, jusques à quel point j'ai été affligée d'une séparation si cruelle. Je vous voyais bien rarement, et lorsque je vous voyais, vous n'étiez point à moi ; cependant il me sembla, en vous éloignant, que vous emportiez avec vous mon être tout entier. O Dolimont ! que je vous aime ! »

Ces paroles furent accompagnées d'une langueur si douce, d'un sourire si délicat, d'un serrement de sein si pas-

sionné, que Dolimont redoubla les baisers que la reconnaissance avait commandés. « O mon ami! lui dit la Comtesse, que ce moment délicieux va me coûter cher, s'il ne doit jamais se renouveler, si la seule complaisance pour la faiblesse de mon cœur.... — Que parlez-vous de complaisance! Combien de fois j'admirai tant d'attraits, combien de fois, sans le respect..... — Le respect!!! Sans doute, je devais vous en inspirer par les mœurs sévères que j'ai toujours eues. Vous êtes le premier mortel pour lequel je me sois aperçue que mon époux pouvait ne m'être pas uniquement cher dans le monde »....

La Comtesse allait continuer, lorsque Dolimont lui couvrit la bouche de ses lèvres. Qu'avait-elle à opposer à une attaque qu'elle avait demandée. Belle, mais vive et sensible à l'excès, elle ne céda à Dolimont que pour lui céder encore. « O mon bien-aimé, lui dit-elle

alors, je vous chérissais, je vous adorais long-temps avant que Zilia fût connue de vous; cependant ne craignez point les fureurs d'une injuste jalousie. Zilia est digne de vous. Je suis heureuse de penser que, si la Marquise ne l'avait pas jetée en votre chemin, j'aurais possédé votre cœur tout entier. Estimez-moi toujours, aimez-moi un peu, et je vous aimerai uniquement; je serai la sauvegarde de vos jours et de votre liberté. Je ne vous demande d'autre prix de mes soins, que de ne point me mésestimer pour la faiblesse qui, malgré moi, depuis long-temps m'a fait vous chérir par-dessus tout. Quelle mortelle a jamais résisté à l'amour? J'aurais dû ne pas m'attacher à vous; mais ce sera là le seul de mes crimes, et ma vie entière sera consacrée à réparer cette faute inévitable par les égards les plus tendres envers ceux qui ont quelques rapports avec moi. Je suis épouse, et ma faiblesse

pour vous est un crime. Je ne me le dissimule pas. Mais la modération, dans ce mélange de bonheur et d'inquiétude, pourra sauver l'honneur, dont la perte seule fait le crime d'une femme. Sa faute, ignorée, n'a pas même besoin de pardon. Il semble qu'elle ne soit comptable envers le public et les siens, que des inconséquentes démarches de sa passion. L'on ne punit, dans cette faute, que sa publicité; et j'espère que l'attrait du plaisir, étant moindre chez moi que celui du sentiment, je laisserai mon époux dans la sécurité, et que je ne troublerai jamais le bonheur que vous devez trouver auprès de Zilia.

Tel fut, en dernière analyse, le résultat des sentimens de la Comtesse. « Je ne viendrai vous voir, dit-elle à Dolimont, que tous les deux ou trois jours; vous pourrez recevoir ici la belle Zilia; mais j'ai un conseil à vous donner: J'ai ouï-dire que la passion s'aveugle aisé-

ment. Parce que Zilia n'aura pas été surprise la veille, elle croira ne devoir point l'être le lendemain. Elle est jeune, sans expérience, et par conséquent sans défiance; elle n'est pas plus capable de s'empêcher d'être trompée que de tromper. Ayez de la prudence pour vous deux; voyez-vous rarement ici. Il ne manque pas de lieux dans Paris, où deux êtres qui s'aiment peuvent passer un moment. Vous avez de la fortune: avec de l'argent, l'on est bien reçu partout; si vous en manquez, j'en ai à votre service. Changez souvent de lieu de rendez-vous, et sortez rarement avec elle. On connaît sa demeure; elle sera surveillée: la vôtre ne l'est point; mais on cherchera à vous découvrir par les démarches de Zilia. Depuis six jours, je médite sur votre sûreté, et je vais agir à présent pour votre liberté. Vous ne concevez pas tout le prix que j'attache à votre bonheur!

CHAPITRE III.

Ce qu'avait prévu la Comtesse était arrivé. Déjà des espions, soldés par Dublançai, mais payés par la Marquise, rôdaient constamment autour de l'habitation de Zilia. Ils devaient épier ses démarches, connaître les maisons où elle se transporterait, et savoir si Dolimont n'y habitait pas; ils ne devaient pas moins s'assurer si Dolimont venait chez Zilia, et, dans ce cas, ils devaient aller chercher l'exempt de maréchaussée de l'arrondissement, et le faire saisir aussitôt. Mais Dolimont fut plus prudent qu'on ne devait s'y attendre de la part d'un jeune homme aussi passionné. S'il allait chez Zilia, c'était la nuit, à pied, et changeant presque toujours d'habillement. Zilia, au contraire, ne sortait jamais qu'en voiture, et vainement on l'aurait suivie.

suivie. Dolimont avait cinq maisons différentes où il avait loué un petit logement sous différens noms. Lors donc que l'on faisait faire des recherches dans l'une de ces maisons, l'on n'y trouvait rien qui eût rapport à Dolimont. On l'avait aussi observé allant dans la petite maison rue Rochechouard ; mais les informations qu'on avait prises donnaient pour résultat, qu'elle était habitée par une Dame et une très-jeune Demoiselle; et Dolimont restait toujours ignoré. Avait-il quelque rendez-vous extraordinaire à donner à Zilia, il se servait toujours d'un exprès nouveau, qu'il prenait parmi les commissionnaires des coins des rues; et toutes ces précautions déconcertèrent tellement ses surveillans, que, désespérant de le deviner, ou croyant qu'il avait eu la prudence de sortir de Paris, ils gagnèrent leurs appointemens à ne rien faire.

Pendant cette espèce de captivité de

Dolimont, la Comtesse travaillait sourdement à sa délivrance ; elle rendait quelques visites à la Marquise, et lui disait tout ce qu'elle croyait de plus propre à la réconcilier avec son fils ; et Zilia allait une ou deux fois la semaine, avec Mme. Faber, visiter M. Aldini.

Mais un jeune homme vif, impétueux comme Dolimont, pouvait-il rester dans une captivité volontaire, et n'avoir pour société que deux femmes, l'une qui l'enchantait par son amour, l'autre qui, le comblant de biens, d'attentions, portait avec elle tous les charmes de la plus délicieuse amitié ?

La lecture de quelques bons livres que lui avait procurés la Comtesse, et l'étude de l'art militaire, à laquelle il s'était toujours appliqué avec soin, remplissaient une grande partie de sa journée ; mais il faut des dissipations à l'esprit ; le corps demande aussi à changer de place. Le moyen de se captiver par crainte, lorsqu'on a la liberté de sortir !

Dolimont alla rendre des visites à quelques-uns de ses amis; mais, s'abstenant de toute société, il allait passer une partie de ses soirées dans les lieux publics. Il pensa que, confondu dans la foule, il y serait moins connu qu'ailleurs. Son erreur était grande; c'était là précisément qu'il devait courir les plus grands dangers. Il y fut examiné comme une figure nouvelle. L'on confronta sa taille et ses traits avec le signalement dont on était porteur, et bientôt il fut décidé que l'on s'emparerait de sa personne. Cinquante louis de récompense étaient promis, disait-on, à celui qui le saisirait mort ou vif.

O mère infortunée! Mort ou vif! Quel était ton aveuglement! L'amour-propre aliénant ta tendresse, tu souffrais les assiduités d'un homme que tu commençais à haïr, pour repousser les hommages de celui que ton cœur ne pouvait oublier! Tu caressais l'ennemi implacable de tout

ce que tu avais de plus cher! Tu soldais les satellites de celui qui demandait le sang de ton fils!

Dolimont, étant donc dans une maison de jeu, fut examiné par un homme qui, ayant sorti de son porte-feuille un papier, jetait alternativement ses regards du papier à Dolimont, et de Dolimont au papier. Cet inconnu, après avoir fait cet examen, sortit précipitamment de la maison. Il avait été observé par un homme de cinquante ans environ, qui, philosophe, et menant une vie retirée, allait, par fois, dans ces maisons-là, lire, sur la figure des joueurs, les souffrances intérieures que cause cette passion.

Cet homme, nommé Vandelbourg, s'approcha de Dolimont, qu'il avait lui-même considéré attentivement; et voyant que, non-seulement il n'était pas joueur, mais qu'il avait l'air sage et réfléchi, il lui dit: « Je ne vous demande pas votre

secret, Monsieur; cependant je crois devoir vous avertir qu'un homme, tout à l'heure, tirant de son porte-feuille un papier que j'ai reconnu pour être un signalement imprimé, vous a beaucoup considéré, et qu'aussitôt il est sorti avec précipitation. Je ne doute pas qu'il ne soit allé chercher main-forte pour vous saisir. Or, de telles maisons sont toujours environnées d'espions autorisés à requérir la force armée; car vous devez vous être aperçu que ce n'est pas ici le rassemblement de l'élite des honnêtes gens de Paris. Si donc vous voulez vous sauver, il n'y a pas de temps à perdre? — Je n'ai rien à craindre, Monsieur, répondit Dolimont. — Cela peut être: néanmoins j'ai fait mon devoir; vous m'avez l'air d'un homme honnête: c'est à vous à faire le vôtre. — Je suivrai donc votre conseil. — Eh bien! dit Vandelbourg, je suis de très-haute taille; je vais sortir le premier; marchez

derrière moi. Vous distinguant moins bien dans la demi-obscurité de l'escalier et de l'avenue, ils seront moins sur leur garde pour vous saisir ; et si, vous poursuivant, ils vous forcent à ne point coucher chez vous, souvenez-vous de Vandelbourg (c'est mon nom), la dernière maison à gauche de la rue du faubourg du Temple ».

Vandelbourg, en disant ces mots, marchait à grands pas ; ils sortirent de l'hôtel sans être attaqués : on ne leur dit pas un mot. Dolimont monta dans une voiture de place, et se fit conduire chez lui ; mais l'homme qui l'avait si bien considéré dans la maison de jeu, ne l'avait pas perdu de vue ; et, montant derrière la voiture de Dolimont, il le suivit jusqu'à sa petite maison, rue Rochechouard. Cet homme, avide de gagner les cinquante louis qui lui avaient été promis, roda autour de la maison pour voir s'il le verrait sortir ; et, comme

c'est un quartier isolé, il lui fut facile de faire toutes ces démarches sans être aperçu. Il escalada même le mur du jardin, arriva jusqu'à la maison où il distingua parfaitement Dolimont qui, étant seul, se livra à la lecture ; l'espion attendit l'heure du coucher ; et s'étant ainsi assuré que c'était là la demeure de la proie qu'il convoitait depuis si long-temps, il ne lui resta qu'à savoir comment il s'y prendrait pour le saisir seul, et sans être dans le cas de partager les cinquante louis avec personne.

Le lendemain matin, il se rendit à la porte de Dolimont, avec deux de ses camarades, leur dit de l'attendre dans la rue ; et, seul, il entra dans la maison. — A qui en voulez-vous, lui dit le portier ? — A M. de Dolimont. — Il n'est pas ici. — Il y demeure, cependant. — Je ne l'ai jamais vu. — Qui habite cette maison ? — Qu'est-ce que cela vous fait ? — Beaucoup. Appre-

nez qui je suis : *de la part du Roi*, répondez. — Il est vrai qu'un jeune homme habite dans cette maison ; mais il n'est pas connu sous ce nom-là. — C'est naturel; il a dû en changer, puisqu'il n'ignore pas qu'il est criminel d'État. — Criminel d'État ! — En doutez-vous ? Lisez. — En ce cas, je ne vous oppose aucune résistance. — Ce n'est pas tout, il faut que vous m'aidiez à le saisir, ou vous êtes perdu. — O ciel ! — Sur-le-champ, marchez.

Le portier va sonner, en tremblant, à la porte de Dolimont, qui passe une anglaise et vient ouvrir. Aussitôt l'exempt entre, et lui signifie l'ordre de le suivre. — Rien de plus juste, dit Dolimont ; laissez-moi seulement prendre mes culottes. Dolimont prend ses culottes. — Allons, Monsieur, suivez-moi. — Et mes bas ? — Il n'est pas besoin d'une toilette recherchée pour la maison où je vais vous conduire. — N'importe ; il fait

fait froid, et..... — Croyez-vous que, pour un aventurier comme vous, je vais user de mille complaisances?

A ce mot d'*aventurier*, Dolimont ne se possède plus. Il était près de la cheminée sur laquelle se trouvait un gros œuf de granit rouge poli; il le saisit, le lance à l'exempt, qui, par le mouvement qu'il fait, le reçoit dans le flanc. Celui-ci pousse un cri à demi-étouffé. Le bloc de granit roule, et fait du bruit. Les deux compagnons de l'exempt, qui étaient entrés dans la cour, volent et pénètrent dans la maison; Dolimont, s'était déjà chargé de celui qu'il avait abattu, pour le jeter hors de son habitation; il le lance sur le second, qui entre et tombe sur le troisième, qui, en ce moment montait la dernière marche du petit escalier extérieur du rez-de-chaussée; et le troisième, tombant à la renverse, va se fendre la tête sur un des pavés de la cour. Dolimont

profite de leur désordre, et à coups de pieds, à coups de poings, étant venu à bout de les mettre hors de la maison, en ferme la porte sur lui ; et il les entend, qui, dans la cour, crient au feu de toute leur force. Dolimont, ne doutant pas qu'ils n'arrive bientôt assez de monde pour qu'il ne puisse se défendre, se sauve à travers le jardin, franchit le mur, tombe dans un second jardin, sur un chassis qu'il écrase. Un chien, énorme dogue, accourt furieux. Dolimont arrache une perche de treillis, veut écarter le chien, qui est aussitôt suivi de deux jardiniers, qui, accourant en chemise, crient au voleur ! Le maître de la maison se réveille en sursaut, s'empare de son fusil à deux coups, et, ouvrant sa fenêtre, il menace Dolimont de le tuer, s'il fait la moindre résistance. Mais le premier danger est toujours celui qu'on repousse. Le dogue s'élançait continuellement sur Dolimont ; les deux

jardiniers lui jetaient des pierres, des tuiles, des bâtons. La Dame et la Demoiselle de la maison se lèvent aussi, et, accourant à la fenêtre, sont témoins de cette lutte extraordinaire. Dolimont, sans col, sans bas, sans chapeau, n'ayant qu'une anglaise, sans gilet, et portant des pantoufles de maroquin vert, n'avait pas l'air d'un homme qui eût sauté dans le jardin pour voler quelques outils de jardinage ; car c'était tout au plus ce qu'on pouvait voler en cette saison dans un jardin. La Dame se souvint, qu'étant Demoiselle, elle avait eu un amoureux qui, sur le point d'être surpris dans sa chambre par sa mère, s'était ainsi sauvé au travers d'un jardin, où il avait eu beaucoup de peine à se défendre du chien de la basse-cour. Elle pensa qu'il était possible que ce fût un amant malheureux, comme le sien l'avait été jadis, et conjura son époux de calmer le dogue et les jardiniers, et

d'écouter ce jeune homme dans ses défenses, avant de chercher à le punir : la Demoiselle, toute tremblante, unit ses prières à celles de sa maman ; et le maître de la maison, ayant ordonné aux jardiniers de calmer le chien, passa bien vîte un vêtement, et s'avança pour connaître le sujet de ce vacarme.

Lorsqu'il vit Dolimont, son premier mouvement fut de s'applaudir d'avoir écouté les conseils de sa femme. Il ne put voir cette tournure élégante, cette physionomie noble, spirituelle et douce, ces manières aisées qui annonçaient un homme de la meilleure compagnie, sans reconnaître qu'il n'avait pas affaire à un filou. — Qui êtes-vous donc, lui dit-il, et quelle circonstance malheureuse vous a jeté si matin dans cet état de dénûment ? Vénus fait faire bien des sottises à votre âge. — Je ne crois point avoir fait de sottise, reprit Dolimont ; mais j'ai éprouvé des malheurs. Ils ne

sont cependant pas irréparables. J'aime, il est vrai, une jeune personne, l'honneur de son sexe et le phénomène de la beauté. J'ai cru honorer la divinité même, en évitant de la tromper. Son innocence ne m'ayant pas moins intéressé que son esprit et ses attraits, j'ai voulu en faire mon épouse. Ma mère, pour m'arrêter dans mes projets, a fait mettre le père de mon amante, et je pourrais dire de mon épouse, au donjon de Vincennes; puis, obtenant une seconde lettre de cachet contre moi, elle m'a fait conduire à Pierre-en-Cise à Lyon. J'ai été délivré pendant la route. J'habite, depuis un mois, une maison dont le mur du jardin confine le vôtre. De misérables espions, qui m'ont découvert dans cette retraite, sont venus à l'aube du jour pour me saisir. Dégagé de leurs mains avides, j'ai franchi le mur de mon jardin pour me sauver, ignorant que j'allais entrer dans le vôtre, et je

suis tombé sur votre chassis, où je me suis blessé les jambes en plusieurs endroits, comme vous voyez. Mais cet accident est peu de chose. L'essentiel est que je ne retombe pas entre les mains de ces marauds-là. Les entendez-vous qui crient encore au feu, afin d'apeler tout le quartier contre moi ? Mais ces lieux-ci sont si isolés ! permettez seulement, Monsieur, que je saute encore le mur de votre jardin, et que je me sauve ainsi dans la campagne, où, peut-être, je trouverai un asyle contre la persécution dont je suis accablé. — Mon ami, ne souffrons pas, dit la Dame de la maison, qui était accourue avec sa fille, que Monsieur soit saisi par ces vilains hommes. Venez, Monsieur, vous trouverez dans notre maison un asyle assuré. — Ma femme, dit le maître de la maison, vous parlez comme une insensée; Monsieur est un ennemi du Roi, dès qu'il résiste à ses volontés. Je suis

un serviteur de Sa Majesté, un ami du bon ordre; et je ne souffrirai pas que ma maison recèle un rebelle à mon Roi. (Cet homme était un riche financier nouvellement annobli). — Quoi! s'écria la Dame, vous auriez le cœur assez dur pour ne pas accueillir un infortuné?... dans l'état où vous le voyez... les deux jambes ensanglantées... Ah! du moins souffrez que jusqu'à demain... — Non, non, morbleu! et si vous me pressez encore, j'appelle les exempts, et les requiers de faire leur devoir ».

A ces mots, Dolimont le quitte; en cinq à six bonds, il traverse le jardin. Le financier, qui le voit fuir, excite son chien à courir sus; l'animal furieux part comme un trait; Dolimont pose la pointe de son pied sur un treillis de pêchers, attrape la crête du mur; et, tandis qu'il s'élance, le dogue, saisissant le pan de son anglaise, s'y attache; Dolimont l'enlève avec lui. Quand il est à cheval

sur le mur, il attire le dogue, le soulève et le jette de toutes ses forces au-delà du mur : le pan de l'anglaise cède à la dent du chien qui ne l'a point lâché ; le chien tombe de l'autre côté de la muraille, en poussant d'affreux hurlemens ; mais la secousse par laquelle il a arraché une partie de l'anglaise de Dolimont a fait perdre l'équilibre à celui-ci, et il est tombé à côté du chien, qui, se croyant toujours poursuivi par un ennemi redoutable, fuit à travers les champs, tandis que Dolimont, froissé, de sa chûte, perdant beaucoup de sang de ses blessures, ayant pour tout vêtement la moitié d'une anglaise, sa chemise et ses culottes, et pour chaussure une pantoufle, délibérait assez tristement sur le chemin qu'il avait à suivre.

Il était grand jour, mais le brouillard était assez épais. Dolimont se souvint, que l'homme honnête qui l'avait

averti la veille, lui avait proposé une retraite ; et, cherchant à s'orienter, il longea le mur qu'il venait de franchir, entra dans une rue sans habitations, et marchant, un pied chaussé et l'autre nu, il chercha à gagner l'extrémité du faubourg du Temple. Il avait encore bien du chemin à faire. Le temps était sombre et froid ; le sang, qui coulait de ses jambes, teignait ses pieds en noir et d'une horrible manière.

Il faisait l'étonnement de tous ceux qu'il rencontrait. Mais Paris est un pays où la pitié stérile et le silence sont à peu près tout ce qu'on donne à un infortuné.

Dolimont, quoique dans cet état, n'avait rien perdu de sa bonne mine. Oh ! si, dans ce moment, sa mère avait pu le voir ! elle se serait jetée à ses pieds ; elle eût arrosé de ses larmes les plaies ensanglantées de son généreux fils. Que dis-je, elle eût expiré de douleurs ; et

tranquille dans son lit, elle méditait peut-être encore les moyens, en découvrant sa demeure, de le jeter de nouveau dans les fers.

Dolimont arriva dans cet état déplorable à l'extrémité du faubourg du Temple. Vandelbourg lui avait si bien désigné sa maison, que la première à laquelle il frappa fut la sienne; mais de quel effroi ne fut point saisie la gouvernante de Vandelbourg, lorsqu'elle vit entrer cet homme ensanglanté? Pousser des cris et courir à la chambre de son maître, fut tout ce qu'elle eut le courage de faire.

Dolimont la suivait de près; il entra comme elle dans la chambre de Vandelbourg, qui, se levant sur son séant, et voyant un jeune homme dans cet état, lui demanda ce qu'il voulait. — L'hospitalité pour un moment, lui répondit Dolimont. — Qui êtes-vous, et d'où venez-vous? — Je suis le jeune homme que

vous avez eu la bonté de prévenir hier soir dans cette académie : l'homme que vous aviez si judicieusement observé, est venu ce matin pour me saisir dans ma demeure. Voilà l'état dans lequel je me suis échappé. Vîte ! vîte ! s'écria Vandelbourg, vîte un grand feu ! Ah ! Monsieur, en quelle situation vous voilà ! Je ne vous aurais jamais reconnu, quòique je vous aie beaucoup remarqué.

Mais, je m'arrête sur les éclaircissemens et les protestations d'amitié, de service et de reconnaissance. Je dirai seulement que Dolimont fut réchauffé, lavé, pansé, aimé, caressé, adoré, pour ainsi dire, par cette gouvernante à laquelle il avait causé tant d'effroi. La Comtesse lui fit envoyer les habillemens qu'il avait laissés à la pétite maison ; et le lendemain, étant venu le voir chez notre philosophe, et ayant appris de la gouvernante tout ce que M. de Dolimont avait souffert, elle alla de ce pas chez

la Marquise, et se mit à lui détailler tous les dangers que son fils avait courus; mais tandis qu'elle lui faisait la peinture de l'état dans lequel il était arrivé chez une personne pleine d'humanité qui l'avait secouru, Dublançai entra dans la chambre de la Marquise, et soutint, en entassant mensonges sur mensonges, que toute cette histoire était une invention concertée entre Dolimont et la Comtesse pour apitoyer la Marquise sur le sort de Dolimont, et le rendre lui, l'ami désintéressé de la Marquise, la victime de leurs désordres scandaleux et de leur malignité.

La Marquise se laissa facilement persuader. Elle redoutait Dublançai, et ne craignait pas moins d'être obligée de croire à la description déchirante qui venait de lui être faite. Ménager Dublançai et s'étourdir sur les cris du remords, qui, par fois, effrayaient sa conscience, était l'occupation entière de sa

vie. Que de souffrances éprouvait cette femme pour avoir mis entre son fils et elle des écrits anonymes et les témoignages insidieux d'un homme qui lui était inconnu !

Cet entretien se termina avec tant de mécontentement de part et d'autre, que la Comtesse fit presque le projet de ne plus voir son amie, et que cette amie désira ardemment que la Comtesse ne l'importunât plus de ses visites.

Dublançai cependant frémit en voyant le danger qu'il avait couru. La Marquise lui avoua que, s'il était venu une heure plus tard, il ne l'aurait pas trouvée dans son hôtel, et que, fléchie par les prières de l'amitié, attendrie par les souffrances de son fils, touchée des soumissions affectueuses et sans bornes auxquelles la Comtesse assurait que Dolimont était résigné, elle se serait décidée à aller le voir, et peut-être à se rendre de-là chez le Ministre à Versailles, pour solliciter elle-même la liberté de son fils.

Il en eût fallu beaucoup moins pour effrayer Dublançai. Il médita dès-lors les moyens de perdre la Comtesse. Il vola vers la petite maison, rue Rochechouard, parvint à savoir sous quel nom la Comtesse avait loué cette maison, découvrit le tapissier qui l'avait meublée; et sachant qu'il y avait double entrée dans cette maison, l'une pour l'aimable prisonnier, l'autre pour les trois domestiques, auxquels on faisait entendre que l'habitant mystérieux de cette demeure était une jeune pupille enlevée à son tuteur qui voulait l'épouser, voici comment il s'y prit pour réussir dans son nouveau projet.

Il écrivit une lettre, encore anonyme, au mari de la Comtesse, dans laquelle, aprés lui avoir détaillé toutes ces choses, après lui avoir donné l'adresse du tapissier auquel il était dû cent louis; l'adresse du propriétaire qui avait loué à la Comtesse elle-même, et qui la reconnaîtrait fort bien; il ajoutait :

« La jeune pupille, que votre épouse entretenait à si chers deniers, est un jeune libertin, perdu d'honneur et de dettes, que ses parens ont renié depuis long-temps. Ne pouvant souffrir un désordre aussi honteux pour vous, j'ai pris le parti d'aller moi-même, avec deux amis, le chasser à coups de bâton de cette odieuse demeure. J'aurais évité de vous en donner avis, si je n'avais pas acquis la conviction que votre épouse, toujours plus passionnée en faveur de cet homme odieux, l'a fait placer dans une autre maison à ses frais, maison dont je vous donnerai l'adresse, lorsque vous vous serez convaincu par vous-même de la vérité que je vous dis, et qui, après m'avoir bien coûté des peines à découvrir, m'en coûte plus encore aujourd'hui à vous la dévoiler ».

M. de *** était un homme trop sage pour concevoir des soupçons contre sa femme, sur une lettre anonyme. D'un

autre côté, on lui donnait des renseignemens si positifs, il était si facile de se convaincre de la vérité ou du mensonge de toutes ces choses, qu'il resta quelque temps en balance sur ce qu'il avait à faire. Il peut arriver qu'un ennemi, jaloux de mon bonheur, cherche à le troubler par une dénonciation sans fondement; si je vais aux informations, cet ennemi triomphera, en s'assurant, par ma démarche, qu'il est venu à bout de ses odieux projets.

Mais, si je laisse échapper l'occasion de m'instruire, ajoutait-il, ne serai-je pas encore un jour plus tourmenté par les idées vagues qui, malgré moi, se présenteront à mon souvenir. Si je fais des démarches, j'altère, dans mon propre cœur, l'estime que je dois à mon épouse; si je n'en fais point, je trouble pour toujours peut-être cette heureuse sécurité qui fait tout le charme de ma vie. O Cécile! Cécile! auriez-vous été capable

ble de me tromper ? ou n'est-ce pas plutôt vous tromper moi-même que de former le plus léger soupçon sur votre vertu ? Je l'offense, en allant prendre des informations indignes et de vous et de moi. Non, je ne vous ferai pas un affront si cruel. Après avoir connu l'injustice de l'accusation, en serai-je plus convaincu de la fidélité de mon épouse ? Non ; et n'aurais-je point par-devers moi la honte d'avoir payé d'un soupçon le bonheur dont elle a environné mes vieux ans ?

Ainsi pensa M. de ***, et sagement il ne fit aucune démarche ; mais Dublançai ne se tint pas pour battu. Il connaissait, depuis long-temps, une femme accoutumée à jouer tous les rôles pour de l'argent ; elle se nommait Dary ; et, après lui avoir donné toutes les instructions qui lui étaient nécessaires, il la chargea de la perfidie que voici.

M. de *** se promenait souvent sur

le boulevard des Italiens. La Dary en était informée, elle alla s'y promener aussi pour avoir l'occasion de parler à M. de ***; elle ne tarda pas en effet à voir venir un vieillard qu'elle reconnut pour celui qu'elle attendait; et, l'accostant avec une timidité affectée, elle lui dit : « N'ai-je pas l'honneur de parler à M. le Comte de *** ? — Oui, Madame. — Ah! Monsieur, j'aurais une petite requête à vous présenter. Vous avez loué une maison rue de Rochechouard, et vous l'avez fait meubler à neuf. — Moi, Madame? — Je conviens que ce n'est point vous qui vous êtes mêlé de ces détails; mais Mme. votre épouse l'a fait en votre nom, c'est la même chose. — Après? — Après? c'est qu'il m'est dû encore, sur les meubles que j'ai vendus, la somme de 2,400 liv. J'en ai le plus pressant besoin, et je voudrais que vous eussiez la bonté de me les payer ou ce soir, ou demain matin au plus tard. — Ah çà! Madame,

plaisantez-vous? Moi, j'aurais fait meubler une maison rue Rochechouard. — C'est Madame, vous dis-je. Mais elle l'a fait en votre nom ; et tout Paris sait que vous vivez si bien d'accord avec Mme. la Comtesse, que ce que l'un veut l'autre le veut. — D'accord. Mais vous me prouveriez que Madame a fait meubler, en mon nom, une maison rue Rochechouard? — Oui, Monsieur! vous n'avez qu'à me suivre. — Si vous me prouvez cela, je vous paie sur-le-champ. — Eh bien! Monsieur, suivez-moi. — J'y consens, dit le Comte de ***, en poussant un profond soupir; et il marcha sur les traces de la Dary qui, en fourberie, en savait encore plus que Dublançai.

CHAPITRE IV.

Dublançai, que le Comte de *** ne connaissait pas, s'était rendu effrontément à la petite maison, rue Rochechouard, avec l'exempt qui avait été traité si rudement par Dolimont. L'un et l'autre, ayant épouvanté le portier, et lui ayant persuadé que, s'il n'était pas enfermé, c'était uniquement par bonté d'ame de leur part, lui ordonnèrent de déclarer, sous peine d'emprisonnement, que la personne enfermée et entretenue par Mme. la Comtesse de C***, était le jeune Comte de Dolimont, connu depuis long-temps par le désordre de ses mœurs, et la dépravation de son esprit.

Lors donc de l'arrivée du vieux Comte, le portier, intimidé, fit la déclaration qu'on lui avait ordonné de faire. Mais, êtes-vous certain que la Dame qui s'est présentée

pour louer, et qui a fait meubler les appartemens, dit le vieillard, soit en effet la Comtesse de C***? J'en ai la certitude, dit le portier. — Comment est faite cette prétendue Comtesse de C**? — C'est une femme d'une taille moyenne, très-bien faite, belle poitrine, cou d'ivoire, petite bouche, belles dents, les yeux saillans, mais langoureux, le son de voix très-doux, et grasseyant un peu, les joues rondes et bien colorées; c'est Mme. la Comtesse de C***, en un mot.

Comme le portier parlait ainsi, Dublançai et l'exempt sortirent de la maison comme par hasard, et, le portier les appelant, les pria de donner à ce Monsieur (c'était ainsi qu'il désignait le vieux Comte) de nouveaux renseignemens sur les choses qu'il désirait savoir.

Alors Dublançai introduisit le Comte de C*** dans la maison, et, feignant d'ignorer qui il était : « Que je plains,

disait-il, un époux d'avoir une femme aussi déréglée, et de voir ainsi dilapider son bien; et pour qui, grand Dieu! pour un mauvais sujet, qui, se jouant des choses les plus sacrées, ose lancer dans le monde mille sarcasmes flétrissans contre la femme criminelle et l'époux complaisant qui l'accablent de bienfaits ».

Dublançai, en parlant ainsi, marchait devant avec l'exempt; et le vieux Comte, se retournant du côté de la Dary, lui dit tout bas : « Gardez-vous de prononcer mon nom, ou je ne vous paye pas ». « Regardez, Monsieur, continua Dublançai en adressant la parole au vieux Comte, si l'on peut mettre plus de somptuosité dans les ameublemens. Jusqu'à cette heure, l'on avait connu des petites maisons meublées par des libertins pour y mettre des femmes déréglées; mais entendit-on jamais dire qu'une femme de vingt-six ans, belle

comme le jour, et ayant l'époux le plus honnête et le plus aimable de Paris, ait eu l'effronterie de louer une petite maison pour en faire l'objet de ses hypocrites déréglemens? »

Tandis que Dublançai parlait ainsi, le vieux Comte, parcourant les appartemens, cherchait à y découvrir quelque chose qui eût rapport à son épouse et confirmât d'une manière plus positive la vérité de tout ce que lui avait dit le portier. Mais Dublançai lui ménageait une conviction complète, par un trait non moins perfide qu'odieux.

« Admirez ce lit, Monsieur? Avez-vous jamais vu rien de plus galant? C'était donc là le trône de la corruption, la piscine du déshonneur! En disant ces mots, il témoigne un mélange de colère et d'indignation, prend l'oreiller, et le lance au milieu de la chambre. Il s'en échappe un médaillon qui roule sur le parquet; on le ramasse;

c'est le portrait d'une femme ! d'une très-jolie femme ! Le vieillard veut y jeter un coup-d'œil ; c'est le portrait de la sienne ; il n'en saurait douter. Quelle découverte déchirante pour son cœur ! il se contient cependant ; il fait signe à la Dary de le suivre, et, quand il est dans la cour avec elle, il lui dit : « J'ai promis de vous payer votre mémoire, je tiendrai ma parole ; mais j'y mets une condition. — Laquelle, Monsieur ? — Il faut me procurer ce portrait. Je n'ai que cinquante louis sur moi, vous les aurez sur-le-champ ; ce soir vous viendrez chercher le reste ».

La Dary rentra, et contenant les éclats de rire qui l'étouffaient, nous réussissons, dit-elle, au-delà de nos espérances. Voilà cinquante louis à toucher tout à l'heure, et cinquante autres à l'hôtel ; il suffit que vous me donniez ce portrait. — Pourquoi faire, dit Dublançai ? — Il le veut. — Mais il appartient

partient à la Marquise; elle le demandera. — Sait-elle que vous l'avez pris? — Elle sera peut-être six mois à s'apercevoir qu'il lui manque. — En ce cas, on peut bien le céder pour cent louis.

Elle dit, prend le portrait, et court le porter au vieillard, qui lui dit : « Voilà les cinquante louis que j'ai promis. Ce soir, entre sept et huit, venez à mon hôtel, et vous serez payée. — Je vais vous suivre, Monsieur. — Non, laissez-moi. — Mais il fait si mauvais temps. — Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je ».

Le vieux Comte, en disant ces mots, se retira; et la Dary, courant à Dublançai, lui montra les cinquante louis qu'elle venait de recevoir. « Brave homme, dit Dublançai à l'exempt, vous n'aurez pas perdu vos peines, et vous ne direz pas que je me ruine en promesses, et m'enrichis par mes man-

ques de foi ; voici douze louis, dont je vous fais présent, en dédommagement du coup de l'œuf en question. Saisissez Dolimont, et vous aurez les cinquante louis que je vous ai promis. Toi, Dary, voilà aussi douze louis. — Comment, douze louis ! Eh ! que prétendez-vous faire du reste ? — C'est à mettre en réserve pour les besoins de la société. — Que parlez-vous de société ? Ces cinquante louis, ne les ai-je pas bien gagnés ? passe pour les douze que vous donnez à Monsieur, c'est une justice ; c'est lui qui a découvert la nichée, et même au péril de sa vie ; mais de quel droit osez-vous m'enlever ce que j'ai gagné avec tant d'adresse ? — Je t'abandonne les cinquante louis que l'on doit te donner ce soir. — Au diable si j'y vais. La Comtesse n'aurait qu'à se trouver là, ne verrait-elle point que je ne suis pas la tapissière ? — Tu t'arrangeras comme tu jugeras à propos ;

mais si tu veux de l'argent, tu sais où l'on en distribue ce soir ».

Cette conversation, à laquelle M. Longuemain ne s'était pas attendue, croyant avoir affaire à un seigneur de haute importance, l'humilia singulièrement. J'ai risqué ma vie, se dit-il à lui-même, fort mal à propos. Je crois que, si j'avais saisi M. Dolimont, j'en aurais été pour mes périls et pour mes peines. Tout ceci m'a l'air d'une conspiration diabolique, dans laquelle, cependant, je suis fort étonné de voir le chef agir avec une impudence qui tient de l'inepte. Pour qui me prend-il donc ce Dublançai? croit-il que je sois né d'aujourd'hui? Quel est ce vieillard auquel ils ont escroqué cinquante louis? Oh! oh! serais-je fait de la sorte, moi, Longuemain, qui depuis dix ans me suis fait un nom parmi les plus rusés de la capitale? Au reste, voilà toujours douze louis à compte sur ma sottise; et puissé-

je en faire une de la sorte huit fois la semaine, je me verrais bientôt hors du danger d'en faire à l'avenir !

Ainsi réfléchissait M. Longuemain, tandis que Dublançai et la Dary discutaient ensemble. Il les entendit convenir d'un partage amical du reste de la somme, et Dublançai lui dire : « Tiens, ma bonne, je ne prends la moitié de cet argent que pour te le restituer au besoin. Tu me rendras quelque service au premier jour; cet or, en réserve, deviendra ton salaire. — Je ne vois point, dit Longuemain, en se mêlant à la conversation, pourquoi Monsieur veut une part dans cette somme, qui n'est encore qu'un faible dédommagement de nos fatigues et de nos dangers; il faut partager, mais entre Madame et moi, la somme entière. Si vous voulez absolument une part, allez présenter le mémoire des meubles au vieux papa, et vous faire payer des cinquante louis à venir. Il a raison, s'écria la Dary ; je partage avec Longuemain, ou sinon....

— Allons, allons, reprit Dublançai, qui voulut avoir l'air de faire de bonne grâce ce qu'il craignait qu'on ne lui fît faire de force, j'y consens; tu l'as gagnée, ainsi que M. Longuemain : j'y suis bien pour quelque chose; mais j'ai de quoi me dédommager : partagez, et soyons bons amis ». La Dary prit la bourse, compta l'or; mais il ne s'y trouva plus que vingt-huit louis, qui, joints à ceux qu'avait reçus Longuemain, faisaient quarante. Dublançai soutint qu'il n'y en avait pas davantage. Il fallut en passer par là; et nos trois personnages se séparèrent très-mécontens l'un de l'autre. Cependant Dublançai, avant de se retirer, fit une perquisition exacte dans le logement de Dolimont, et y trouva ce billet de la main de la Comtesse : « Je brûle de vous voir : je serai à la petite maison, à quatre heures du soir. Cela vous privera du plaisir de passer la soirée avec votre bien-aimée;

mais je vous porte des espérances, et je crois qu'elles suffiront pour vous dédommager ». Dublançai emporta ce billet, méditant sur le parti qu'il pourrait en retirer : nous verrons l'usage qu'il en fit par la suite.

Tous ces personnages, ai-je dit, se séparèrent peu satisfaits l'un de l'autre; mais le plus mécontent sans doute était le vieux Comte de C***, qui, ayant acquis la certitude de l'inconduite de sa femme, méditait tristement sur les moyens qu'il devait opposer à ses déréglemens. Il voulait la corriger, s'il était possible, sans opérer une esclandre; et, quand il fut arrivé chez lui, il la fit prier de passer dans son appartement, et lui parla ainsi : « Vous m'avez dit bien des choses concernant M. de Dolimont; vous m'avez demandé deux cents louis pour sa délivrance, je les ai donnés avec plaisir; vous m'avez prié d'aller avec vous à Versailles, pour parler au Mi-

nistre en sa faveur, je l'ai fait : pourquoi, après m'avoir mis dans la confidence d'une partie, m'avoir caché le reste ? M. de Dolimont, m'a-t-on dit, a été sur le point d'être arrêté ces jours passés ; pourquoi ne m'en avez-vous point parlé ? — Je l'ignorais, Monsieur, répondit la Comtesse, en rougissant. — J'aurais quelque envie d'aller m'en informer moi-même : on m'a dit qu'il demeurait rue Rochechouard. — Je l'ignore, Monsieur. — Quoi ! est-il donc impossible de s'assurer de sa situation ? — Je connais un Monsieur de ses amis, qui m'a dit qu'il demeure faubourg du Temple. Je lui ferai demander l'adresse positive, et.... — Cela suffit ; c'est tout ce que je voulais savoir, dit le vieillard. — Est-ce le sujet pour lequel vous m'avez fait appeler ? — Je voulais aussi vous dire qu'ayant des réparations urgentes à faire à ma terre, mon intention est d'y aller demain pour en conclure le marché avec

l'architecte. Voudriez-vous m'y accompagner? — Pourquoi cette question? Vous savez que vous êtes le maître. — Le ton de *maître* est celui qui, selon moi, convient le moins à un époux. Aurez-vous du plaisir à venir avec moi? — Oui, Monsieur. — Aimez-vous mieux rester à Paris? Je le laisse absolument à votre choix. — Pourrai-je vous demander si vous serez absent pour plusieurs jours? — Je serai de retour au plus tard dans huit jours. — En ce cas, je vous demande la permission de vous accompagner. — Et si j'avais dû être absent un mois, vous auriez demandé celle de rester? — Encore moins, Monsieur; je ne suis tranquille sur votre santé, que lorsque j'en prends soin moi-même».

Cette conversation ne laissa rien soupçonner à la Comtesse de ce qui s'était passé. Elle se hâta d'écrire à Dolimont pour lui mander qu'elle serait huit jours

sans le voir ; et le lendemain, son époux, passant par Versailles pour se rendre à sa terre, obtint une audience du Ministre, et lui dit qu'il s'était assuré, par des renseignemens positifs, que le jeune homme pour lequel il s'était intéressé, n'était pas aussi innocent qu'il le lui avait certifié ; qu'il venait se rétracter du bien qu'il en avait dit, et lui déclarer qu'il ne prenait aucun intérêt à sa mise en liberté. — « Monsieur, lui répondit le Ministre, je connais votre délicatesse ; je sais que vous avez à vous plaindre de Dolimont ; vous vous bornez, dans votre vengeance, à retirer le bien que vous étiez dans l'intention de lui faire ? Votre requête a été mise sous les yeux du Roi, qui m'avait demandé mon avis ; j'allais le donner en faveur du jeune homme ; mais votre déclaration m'indique la conduite que je dois tenir. — Pardon, Monseigneur ; mais comment avez-vous appris que j'avais à me plaindre

de Dolimont ? — Je connais la rue Rochechouard, comme vous. Un ennemi du jeune homme, sa mère enfin, m'a fait mander les détails de cette aventure. Je ne voulais pas y croire ; votre démarche me fait voir ce que je dois en penser. — Ah ! Monseigneur, puisqu'il en est ainsi, j'ai une grâce à vous demander ; c'est de ne parler de tout ceci à personne. — Je vous le promets ».

Le bon vieillard alla rejoindre son épouse ; et, deux heures après, étant arrivés à sa terre, il lui parla ainsi :

« Vos aventures de la rue Rochechouard font du bruit, Madame. J'ai vainement cherché à les ensevelir dans l'oubli, je crains bien que ce ne soit plus en mon pouvoir.... Vous frémissez, Madame ? Vous n'êtes pas faite pour mentir. Hier même, lorsque vous mîtes la connaissance que vous aviez du logement de Dolimont, le mensonge, en sortant de votre bouche, a contracté

tous vos traits. Je ne le hais pas moins que vous, Madame, et je m'empresse de vous dire que le motif de mon voyage est une fiction. Je voulais vous séparer de l'objet de votre passion. Ne croyez pas que je vous conduise ici en criminelle pour exercer sur vous les droits odieux d'un tyran; je veux vous guérir, s'il se peut, ou du moins vous sauver du déshonneur qui va vous atteindre. J'étais fier de votre beauté, mais j'étais glorieux de votre vertu. Rentrez dans le devoir, et nous rentrons dans Paris : oubliez l'objet de vos égaremens, et j'oublie celui d'une inquiétude passagère. C'est pour vous que je travaille en m'occupant de votre honneur. Il m'eût été agréable de passer le reste de mes jours dans la félicité tranquille que je goûtais auprès de vous; mais, au fait, je me dirai : La vertu inaltérable de mon épouse était une chimère que j'avais embrassée; je n'ai plus que quelques jours à vivre; tour-

nons nos regards vers la simple nature, et jouissons, par elle, du plaisir de l'existence. Mais vous, Madame, vous avez une longue carrière à parcourir. Vous serez vainement riche, spirituelle et belle, si vous n'êtes pas environnée de l'estime des honnêtes gens; vous serez étrangère au bonheur, si votre conscience vous fait des reproches ».

Le Comte de C*** allait continuer; mais déjà son épouse était en pleurs à ses genoux. Ses larmes étaient si naturelles, son repentir si vrai, son humiliation avait quelque chose de si noble, que le vieillard la releva et lui dit: « Voilà comme je désirais vous voir. Ce commencement de repentir m'annonce que vos sens ont pu être surpris, mais que votre cœur n'est pas vicié. — Ah, Monsieur! je puis vous apprendre... — Je sais tout; et pour vous épargner des détails non moins pénibles pour vous que pour moi, voyez ce médaillon. —

C'est mon portrait! — Savez-vous où je l'ai trouvé? Sous le chevet de Dolimont. — Vous êtes allé..... — Dans la rue Rochechouard. — Et c'est là.... — Que j'ai trouvé ce portrait sous le chevet du lit de votre amant. — Il est vrai que j'avais donné ce médaillon, il y a six mois, à Mme. de Dolimont. C'est vous-même qui l'avez fait monter. Il faut, apparemment, que le jeune Comte l'ait dérobé à sa mère; et je vous avoue que je ne conçois point... — Quoi! vous ne lui avez jamais donné votre portrait? — Non, Monsieur; et ce qui m'étonne, sur-tout, c'est que, dans le dernier entretien que j'ai eu avec la Marquise, je l'ai aperçu dans le tiroir de son secrétaire où elle met les lettres que je lui écris. Mr de Dolimont n'a point vu sa mère; la mère n'a point vu son fils: comment ce médaillon a-t-il pu se trouver sous le chevet.... ? — Encore un mot. C'est vous qui avez loué la maison

où logeait Dolimont. — C'est moi qui l'ai fait louer par ma femme-de-chambre, sous le nom de Mme. de Ligni; et quand je suis allé voir Dolimont (ce qui m'est arrivé rarement), je m'y suis fait annoncer sous le nom de Mme. de Ligni. — Pourquoi vous êtes-vous chargée de cette location? — Pour dérober Dolimont à la recherche de ses ennemis. Les gens qui le servaient croyaient avoir affaire à une jeune pupille enlevée à la rapacité de son tuteur. — Je le sais. Mais, vous avez répondu des meubles qui ont été pris dans la rue Saint-Antoine. — M. Dolimont les a payés ou en a répondu. Il en est de même du logement. — Me dites-vous la vérité? — Il ne dépend que de vous de vous en assurer. — Est-ce l'amour qui vous a fait servir les intérêts du Comte? — Vous connaissez sa passion inaltérable pour Zilia. Ils brûlent de s'unir ensemble. Je le désire par-dessus tout. Voilà la vé-

rité. — Pourquoi donc êtes-vous tombée en pleurs à mes genoux? — Parce que j'ai senti que j'avais fait une grande faute hier en vous niant que je connusse la demeure de Dolimont; et ce fut hier seulement que, pour la première fois, je m'aperçus que j'avais eu tort d'avoir fait louer un appartement pour lui. L'innocence de mes intentions avait fait ma sécurité. Les suites de ma démarche m'en ont fait connaître la témérité».

Le vieillard, à ces mots, quitta la Comtesse. Il alla méditer sur tout ce dont on l'avait rendu témoin, et sur ce qu'on venait de lui avouer. Puis, rentrant avec un air plus calme, il raconta tout ce qui lui était arrivé; il fit voir la lettre anonyme qu'il avait reçue, et parla des cinquante louis qu'il avait donnés. — « Toutes ces lettres anonymes adressées à vous, à la Marquise, à moi, à M. Aldini, à Dublançai lui-même, m'ont l'air d'avoir pris naissance dans

le même cerveau. Les écrits anonymes pleuvent de toutes parts. Voilà bien des amis et des ennemis cachés! J'ai soupçonné ce Dublançai d'être l'auteur de tous ces écrits. J'ai rejeté ses vœux; il a eu la bassesse de me dire qu'il s'en vengerait. Si ce médaillon était celui de la Marquise! Si ce Dublançai, le lui ayant enlevé.... Mais, comment aurait-il pu le mettre sous le chevet de Dolimont?... Comment la tapissière de la rue Saint-Antoine serait-elle venue vous demander de l'argent? Il n'a pas été question de moi dans tout cet arrangement. D'ailleurs, il me semble que ma femme-de-chambre m'a dit que le tapissier avec lequel elle avait conclu lui avait demandé la permission de lui faire sa cour, dans le dessein de l'épouser. Il n'est donc point marié.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Cet entretien de conjectures continua une partie de la soirée; le lecteur est impatient peut-être de savoir des nouvelles de Dolimont. Il était parfaitement traité chez Vandelbourg; sa guérison allait assez rapidement; mais il éprouvait des privations cruelles. La Comtesse ne venait plus le voir, et lorsque Zilia se hasardait à venir passer quelques momens avec lui, c'était presque toujours en présence de Vandelbourg ou de sa gouvernante. Cette maison était si petite; il ne s'y poussait pas un soupir au fond d'un appartement qu'il ne fût entendu dans l'autre. Il n'était plus question de se donner des rendez-vous dans les logemens particuliers qu'on avait loués; il fallait travailler à sa guérison. Mais si Dolimont éprouvait

des privations dans un genre, les entretiens de Vandelbourg lui donnaient de grandes jouissances dans un autre.

Cet homme avait été puissamment riche autrefois; il avait fait une foule de spéculations avantageuses à sa patrie; il les avait mises à exécution autant qu'il avait pu; mais il avait trouvé tant d'opposition, lors même qu'il ne demandait autre chose que la permission de faire, à ses frais, du bien à son pays, qu'il s'était vu contraint d'y renoncer. Sa fortune était en commerce maritime; et une guerre inattendue avec l'Angleterre, lui avait enlevé presque tous ses vaisseaux. Découragé par tant d'obstacles, il s'était persuadé qu'il n'y avait et ne pouvait y avoir de prospérité sur la terre que pour le méchant. Ne voulant être un méchant homme, disait-il à Dolimont, je me suis décidé à être un homme nul dans le monde, et je m'en trouve bien. Il me reste assez de fortune pour vivre

commodément et répandre quelques bienfaits autour de moi. Mon cœur est la citadelle où je me défends contre les atteintes du sort. S'il m'attaque personnellement, je me console des maux qu'il me fait, comme d'un jour de pluie quand j'ai désiré le beau temps. S'il attaque mes semblables, et que j'en sois témoin, je fais en sorte de les secourir, et c'est encore ce même cœur qui devient le vengeur des maux de la destinée; d'où je conclus qu'il n'y a en nous de créé par Dieu que la partie morale de nous-mêmes. Elle seule nous fait connaître et chérir ce qui est bien; elle seule peut calmer nos maux au sein de l'infortune, et nous donner une sorte de liberté dans les fers; elle seule est indépendante du sort, et peut résister aux torrens de calamité qui désolent le monde. — Quoi! lui répondit Dolimont, vous ne croyez pas que Dieu ait fait nos corps et organisé le monde céleste? — Vous me

faites deux questions en une seule. Il est possible que Dieu ait organisé les mondes célestes ; mais j'ai la certitude, ou du moins je ne crois point me tromper, en pensant que Dieu n'a point donné la vie à tous les êtres qui vivent sur notre globe ; et qu'il n'y a, dans tout ceci, qui soit de son ouvrage, que la partie spirituelle qui émane particulièrement de son essence. Il semble que l'Etre puissant qui a organisé notre planette, n'y ait mis de bien que ce qu'il fallait pour nous conserver assez long-temps pour nous livrer à tous les maux qu'il avait dessein de nous faire. Lorsque, dans ma jeunesse, étant encore tout rempli des idées religieuses que l'on m'avait inculquées dès ma naissance, je lisais l'histoire de tous les peuples de la terre, je voyais par-tout la peste, l'ambition, la famine et le carnage désoler l'univers ; et je voyais en même-temps les peuples de tous les âges, en

se fondant une religion, établir, à côté du principe du bien qui est Dieu, le principe du mal qui est Lucifer. La religion même, que l'on nous enseigne, a établi ces deux principes. Ici, Dieu créateur fait des efforts pour que les hommes soient heureux; là, Lucifer en fait constamment de plus puissans pour que les hommes soient malheureux. Quelle idée ridicule que celle qui nous offre la Divinité luttant sans cesse contre un être créé, le Démon, pour établir l'ordre sur la terre! Voilà six mille ans passés que ce combat dure, et il est toujours à l'avantage de cette horrible créature contre la Divinité. Celle-ci a eu recours à des moyens extrêmes pour corriger le mal dans sa racine, et l'esprit infernal a triomphé. Que signifie une doctrine qui me représente le Tout-Puissant toujours vaincu, et la Divinité cédant au pouvoir de la créature? N'aimé-je pas mieux penser que

Dieu, en créant la nature, a laïssé à des génies supérieurs la faculté d'organiser des mondes; que ces génies, pour les organiser, se sont servis de la matière créée et de la spiritualité qui seule est émanée et émane continuellement de Dieu; que ne pouvant rien faire de parfait, ils se sont plus ou moins approchés du bien, suivant qu'ils ont eu plus ou moins de talens; et que, sans la portion divine qu'ils ont été obligés d'employer dans la construction de notre être, ils auraient fait quelque chose de si pitoyable, que l'édifice se serait écroulé en moins d'un jour. — Mais, Monsieur, ne seriez-vous pas misanthrope? Ne verriez-vous pas d'un œil trop sombre la scène de l'univers? — Au contraire, par la conviction où je suis que Dieu n'entre pour rien dans les maux qui couvrent la surface du globe, je les envisage avec impartialité, persuadé qu'ils n'empêcheront point

mon ame, en se dévelopant un jour, quand elle échapera à son enveloppe, de s'unir au grand tout, et de participer à ce qui a été organisé par Dieu. Cette impartialité m'a fait voir le mal *essentiellement* répandu sur la terre. Ce premier vice m'a paru ne pouvoir être attribué à la Divinité; j'en ai conclu qu'elle n'avait pas organisé notre globe. — Mais vous êtes le seul qui ayez vu le mal *essentiellement* répandu sur la terre. — Non, Monsieur, tous ceux qui ont examiné la chose de près, l'ont vu comme moi. Je n'aurais pas besoin d'un long raisonnement pour vous persuader.

Conviendrez-vous avec moi, que la vie soit le premier des biens ? — Je ne sais pas si je ne devrais pas vous répondre que la vertu doit passer avant elle. — Non, Monsieur, car la vertu n'est qu'un résultat de la vie. Qui ne pourrait recevoir la vie, ne pourrait pratiquer aucune vertu. — J'en conviens. — La

vie est le premier des biens. Tout ce qui tend à la conserver, chacun pour soi, sans nuire à son semblable, doit être également un bien. — Je ne crois pas qu'on puisse nier cette seconde proposition. — Tout ce qui tend à la détruire, sans autre motif que la destruction, est mal. — Je suis porté à le croire. — La destruction elle-même est donc le plus grand des maux, comme la vie le plus grand des biens. — Voilà une conclusion à laquelle je ne m'attendais pas. — Vous paraît-elle juste? voilà tout ce que je vous demande. — Je n'ose prononcer. — Quoi! si la vie est le premier des biens, la mort n'est pas le plus grand des maux. — Non, peut-être, car elle nous délivre souvent de la vie qui, pour quelques individus, est devenue un grand malheur. — Mais pourquoi la vie est-elle ainsi devenue un grand malheur? Parce qu'elle a été longuement environnée d'une

d'une foule de principes de destruction; or, ces principes de destruction sont les agens de la mort, ou plutôt ils sont la mort elle-même attirant sa proie. Donc la mort, en finissant nos maux, ne fait que frapper son dernier coup, et ce dernier coup n'empêche pas qu'ayant détruit le premier des biens, elle ne soit le plus grand des maux. — Quelle conséquence prétendez-vous tirer de ce principe? — Que l'être puissant, qui a organisé le globe terrestre, n'a pu nous donner le jour qu'en nous assujétissant à la mort; ce qui est essentiellement un vice d'organisation. — Ignorez-vous, Monsieur, que la seule faute d'Adam a rendu l'homme mortel? — J'admire l'ingénieuse idée qui retranche ainsi de la main du Créateur la mort de l'homme, et l'attribue à l'esprit de ténèbre ou au génie du mal. Mais, en supposant que l'homme eût été immortel, que serait-il arrivé? Que toutes les générations sur-

vivant l'une à l'autre, les hommes auraient été bientôt en si grand nombre qu'ils n'auraient pu trouver sur la terre de quoi subsister. La France, telle qu'elle est maintenant, pourrait avoir peut-être un tiers de population de plus, sans que les hommes y fussent affamés; mais, si toutes les générations qui s'y sont succédées, étaient encore sur pied, pensez-vous que nous y fussions à notre aise vous et moi? A peine resterait-il un brin d'herbe pour chacun. Vous voyez donc que l'immortalité de l'homme fut, dès le commencement, une chose impossible, et que le plus grand des maux, je veux dire la mort, entra nécessairement dans l'organisation de notre existence. Je dis plus, le génie qui présida à cette immense conception, ne trouva que la mort pour soutenir la vie. Il fallut que chaque souffle, que l'être vivant devait respirer, coûtât la vie à un être vivant. La vie ne put être

alimentée que par la mort. La mort fut donc une conséquence nécessaire de la vie ; et le bien ne put se maintenir que par le mal. Chaque être naissant devint l'ennemi né de l'être vivant. Ce dernier ne vit croître le premier que pour le dévorer ou en être dévoré. Voilà la perspective nécessaire de tout être qui a reçu le jour. Peut-elle être le résultat d'un tableau dessiné par la main du plus puissant des êtres ? Je ne le crois pas. — C'est que vous oubliez le but essentiel de la création. Elle n'est qu'un moyen pour mener l'homme à la vie. Sa vie ne doit commencer, dans sa magnificence, qu'à la mort. — Je suis de votre avis, et c'est le mal présent qui me donne la certitude d'un bien à venir. Dieu eût-il abandonné à un génie le soin de façonner des mortels pour les rendre malheureux, s'il n'avait pas eu la volonté de ne faire de notre séjour sur le globe

qu'un simple temps d'épreuve? Ne regardant la longueur de notre vie actuelle que comme un point dans l'éternité, il ne s'est point formalisé du mauvais travail du génie de la terre. Méditez, méditez sur cette idée, et vous ne tarderez pas à vous confirmer dans mon opinion, que le mal vient d'un génie organisateur qui n'a pu faire mieux, et le bien de la spiritualité de nous-mêmes, qui est une émanation de la Divinité. — Et que pensez-vous que soit cette émanation, cette spiritualité qui joue un si grand rôle dans la nature? — Je crois que c'est l'amour; ou du moins, c'est ainsi que m'a appris à le penser un homme plein de sens, que je voyais assez souvent dans un lieu public. Je l'ai jugé étranger à son accent et à son teint. Il y a près de trois mois que je ne l'ai vu. Il avait commencé à me développer ce qu'il pensait des causes de la puissance de l'esprit sur la matière.

Il les attribuait à l'amour. Son opinion me paraissait bien fondée, extrêmement sage, et sur-tout bien consolante. Dieu, dit-il, est le centre incommensurable d'amour; ses émanations, remplissant l'univers, pénètrent l'espace et tous les mondes créés, qui, dans l'infini de l'étendue, sont plus nombreux que les grains de sable de l'Océan (1). Cet

(1) « Il paraît que ces astres (les étoiles), loin d'être disséminés dans l'espace à des distances à peu près égales, sont rassemblés en divers grouppes formés chacun de *plusieurs milliards* d'étoiles. Notre soleil et les plus brillantes étoiles font probablement partie d'un de ces grouppes qui, vu du point où nous sommes, semble entourer le ciel et former la voie lactée. Le grand nombre d'étoiles que l'on aperçoit à-la-fois dans le champ d'un fort télescope, dirigé vers cette voie, nous prouve son immense profondeur, qui surpasse mille fois la distance de Syrius à la terre; en sorte qu'il est très-vraisemblable que les rayons de la plupart de ces étoiles ont employé un grand

amour se communique à la matière, et en fait le mouvement; plus il se ramasse en grande quantité sur un sujet, plus le mouvement est vif, et plus l'intelligence qui en résulte produit de grands effets. Il ne m'a donné que des idées vagues sur son opinion, et je regrète infiniment d'avoir perdu de vue cet étranger; je suis sûr que sa conversation vous aurait beaucoup intéressé.

---

nombre de siècles à venir jusqu'à nous. L'imagination, étonnée de l'immensité de l'univers, sura peine à lui concevoir des bornes ».

Exposition du Système du Monde, par M. LAPLACE, p. 394.

Je conçois plutôt comment l'univers n'a point de bornes, que je ne concevrais comment il en a. Ces bornes elles-mêmes seraient un autre espace renfermé dans un autre espace, ainsi jusqu'à l'infini. L'esprit humain, ravi d'admiration devant tant de globes immenses, qui chacun ont un système sidéral, que nous ne pouvons que soupçonner, aggrandit nécessairement l'idée de la divinité; il ne

Mais je ne veux pas égarer plus longtemps mon lecteur dans les idées abstraites où Vandelbourg et Dolimont se plongeaient, et je reviens à la Comtesse de C*** qui, étant de retour à Paris, le lendemain de son départ, conduisit son époux chez le tapissier de la rue St.-Antoine, et lui prouva, premièrement, que Dolimont seul était chargé de payer les meubles de la pe-

---

la considère pas plus occupée minutieusement de ce qui se passe sur notre planète, presque imperceptible dans l'espace, qu'il ne considère le globe terrestre pour être le motif de la création des astres répandus dans l'univers. Je puis citer encore, à cette occasion, un autre passage du même Livre, *pag.* 397 :

« Séduit par l'illusion des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui lui cachait le système du monde;

tite maison ; secondement, que cet homme n'avait pu envoyer sa femme demander de l'argent, puisqu'il n'avait jamais été marié. De là, passant chez la Marquise, les deux époux lui rendirent une visite dans laquelle le Comte de C*** demanda à Mme. de Dolimont le portrait de sa femme, sous prétexte qu'il voulait en faire faire une copie. La Marquise ne put trouver le portrait; alors le Comte le lui présenta. Il avait

---

alors il s'est vu sur une planète presqu'imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace ».

Les hommes qui ont écrit sur les jouissances d'une autre vie, nous ont représenté les justes en contemplation éternelle devant le trône de la Divinité. Mais quel trône pourrait contenir l'auteur de tant de mondes innombrables pour l'esprit humain? Que n'ont-ils dit que l'ame du juste deviendrait assez intelligente pour parcourir les travaux de l'Éter-

commencé à raconter comment ce portrait lui était tombé entre les mains, lorsque Dublançai entra dans l'appartement.

Tenez, s'écria le vieux Comte, voilà le misérable auteur de cette intrigue odieuse.

Dublançai avait été frappé comme d'un coup de foudre, en apercevant le Comte; mais bientôt ayant repris ses sens et son audace: De quoi vous plaignez-vous, Monsieur? lui dit-il. — Eh

---

nel, les connaître dans le détail de leur beauté. Ils nous auraient dit: Comme ces détails sont infinis, le juste vivra vainement pendant l'éternité: cette éternité ne suffira point pour le mettre à même de connaître toutes les beautés de la nature et l'immense pouvoir de son Créateur.

A ces traits, je conçois que la récompense du juste le mettrait même au-dessus de ce que notre faible imagination nous dit de la Divinité.

quoi! n'est-ce pas toi, malheureux! qui, il y a huit jours, m'as remis méchamment ce portrait? n'est-ce pas toi qui as osé calomnier mon épouse, la plus vertueuse des femmes?.... — Par ma foi, vous êtes le modèle des maris; il faut vous brûler pour jeter de la cendre aux autres. — Insolent! si je ne respectais point Madame la Marquise, je t'apprendrais..... — Respectez-vous vous-même, en ne donnant point de publicité à une aventure qui ne vous ferait point du tout d'honneur; c'est un conseil d'ami que je vous donne. A ces mots, le Comte ne peut retenir sa colère. Furieux, il s'élance sur Dublançai, qui l'évite. Le Comte, épuisé par ce dernier effort, est saisi d'un tremblement universel; ses lèvres sont palpitantes, il ne peut proférer une parole; ses genoux se dérobent sous lui. Dublançai profite de ce moment, sonne, fait appeler ses gens, et le fait remettre

dans sa voiture, en leur disant que leur maître est incommodé, et veut être reconduit à son hôtel.

Je ne comprends rien à tout ceci, dit la Marquise à Dublançai... Ah ! ah ! ah ! reprit celui-ci en éclatant de rire ; moi, je le conçois parfaitement. Ah ! ah ! ah ! les pauvres maris, comme on les dupe ; vous savez, Madame, ajouta-t-il, que la Comtesse aimait votre fils ; soit qu'il y ait renoncé, soit qu'il ne suffise pas à son amour, la Comtesse avait aussi jeté les yeux sur moi. Elle ignorait que mon cœur vous appartient exclusivement. Ses regards, sa conversation, tout me disait que je pouvais oser; mais voyant que je n'étais pas entreprenant, irritée par les obstacles, elle a franchi toutes les barrières de la pudeur, et m'a donné un rendez-vous dans sa petite maison de la rue Rochechouard, celle qu'elle avait louée pour voir plus librement M. votre fils. Voici,

ajouta-t-il en baissant mystérieusement la voix, voici la lettre qu'elle m'a écrite. Vous connaissez son écriture.....— Oui, je reconnais sa main. — Eh bien! lisez.

« Je brûle de vous voir; je serai à la petite maison à six heures du soir. Ma visite vous privera du plaisir de passer la soirée avec votre bien-aimée; mais je vous porte des espérances, et je pense qu'elles suffiront pour vous dédommager ».

Eh bien! dit la Marquise, que fîtes vous?— Le cas était fort embarrassant... Si j'allais au rendéz-vous, je semblais participer à une intrigue qui n'est point dans mon caractère, et, qui d'ailleurs, ne pouvait s'allier avec la pureté des sentimens que je vous ai voués pour la vie; si je n'allais point au rendez-vous, j'avais à craindre la vengeance d'une femme dédaignée; vengeance d'autant plus terrible, que les coups sont portés dans l'ombre. Vingt fois je sortis de mon

appartement pour vous faire voir cette lettre, et vous demander des conseils ; vingt fois je rentrai, par l'idée que vous pourriez me soupçonner de vouloir me faire un mérite de cette espèce de sacrifice. Enfin, je me décidai à me rendre à la petite maison, mais pour représenter à la Comtesse la légèreté de sa démarche, et la ramener aux principes de vertu dont elle n'aurait jamais dû s'écarter.

Elle y était déjà depuis une heure, quand j'arrivai. Qu'allez-vous penser de moi ? me dit-elle. Oublier mon rang, mon état, toutes les convenances enfin, au point de vous écrire, de vous donner un rendez-vous ! — C'est sans doute, Madame, lui dis-je, pour me parler de M. Dolimont. — Dolimont ! c'est un ingrat qui n'est point digne de mes bontés. Je l'aimais, je vous l'avoue; je croyais en être aimé. Il voulut même avoir mon portrait; mais craignant la légèreté

de son âge, je le lui refusai; il me supplia de le donner à sa mère, en disant qu'au moins il pourrait contempler à loisir la copie quand il serait loin de l'original. J'eus la faiblesse d'y consentir; mais à présent il dédaigne l'original et la copie. Aussi, ai-je repris mon portrait secrètement à la Marquise. Je le réserve à un homme plus digne que lui de le posséder. Voilà les espérances dont je vous parlais dans ma lettre. Prenez, espérez et soyez discret. Au même instant, on entend du monde dans la cour, on s'approche : la Comtesse s'enfuit par un escalier dérobé, je jette son portrait sur le lit, et je vois entrer un vieillard accompagné du portier. C'était M. le Comte de..... que je voyais pour la première fois. Je le saluai respectueusement, et je l'aurais encore traité aujourd'hui avec les égards dus à son rang et à son âge, sans la sortie indécente qu'il s'est permise contre

moi, et dont j'ai cru, à cause de ses cheveux blancs, ne pouvoir me venger que par l'ironie. C'est donc ici, s'écria-t-il en entrant, qu'habite ce Dolimont, que j'avais cru vertueux jusqu'à ce moment! — Lui vertueux! repliquai-je, un mauvais fils ne peut être qu'un homme méprisable.—Vous avez raison, Monsieur,... ne peut être qu'un homme méprisable.... C'est ici le sanctuaire du vice.... Voilà le lit du crime; et tirant avec indignation l'oreiller, il fit tomber sur le parquet le portrait de la Comtesse, que je ramassai, et lui remis en disant: Monsieur, ce portrait sera dans vos mains mieux qu'ici; fuyez des lieux qui vous retracent des idées désolantes, et comptez sur ma discrétion. Je le saluai et me retirai.

Il paraît, si j'ai bien deviné, que sa femme a eu l'adresse de lui donner le change, de le persuader de son innocence, et de me faire passer à ses yeux

pour le seul coupable. J'aurais pu d'un mot me disculper, et perdre l'épouse auprès de l'époux ; mais j'ai mieux aimé me moquer de ce vieux fou, et m'attirer tout le poids de sa colère, que de brouiller un ménage, qui, avec une femme aussi adroite, ne peut manquer d'être heureux.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Cette invention diabolique, débitée avec toute la gaîté d'un homme qui se rit et du courroux d'un vieillard, et de la supercherie des femmes envers leurs maris, produisit, sur l'esprit de la Marquise, tout l'effet que Dublançai pouvait en attendre.

Vainement le vieux Comte et sa femme écrivirent à la Marquise des lettres explicatives de tout l'événement; il fut bien facile à Dublançai, après cette première victoire, de remporter celles que lui offraient d'aussi faibles combattans.

Cependant la guérison de Dolimont était lente à s'opérer. Ne pouvant recevoir sa chère Zilia aussi souvent qu'il l'aurait désiré, il s'entretenait par lettres avec elle. Des commissionnaires, qui

rarement étaient les mêmes, servaient de messagers ; et la circonspection la plus grande était observée, pour que l'on ne découvrît point la demeure de Dolimont. Je ne rapporterai de ces lettres que ce qui a rapport à leurs affaires. En voici une de Zilia à son amant.

« Mon ami, serons-nous toujours séparés ? et ne suis-je venue, si loin de mon pays, connaître un homme, seul capable de faire le bonheur de mes jours, que pour voir commencer tous les malheurs à-la-fois ? Mon père serait encore libre sans vous, et vous seriez libre sans moi. Vous êtes cause qu'il est dans les fers, je suis cause du danger que vous courez d'y être jeté vous-même. J'ai donc causé votre captivité, et vous la nôtre. Je dis *la nôtre*, hélas ! ne suis-je pas captive autant que si j'étais dans les tours où gémit mon père ? Ne suis-je pas renfermée, ainsi que lui, puisque je ne puis aller jusqu'à vous ? Mon univers

n'est-il pas l'espace, le seul espace que vous occupez? et le reste n'est-il pas une solitude affreuse pour Zilia? Que des murs servent à empêcher d'entrer ou à empêcher de sortir, ne sont-ils pas également une prison pour celui qui est séparé de ce qu'il aime? Et ce qui rend ma captivité plus dure que celle de mon père, c'est que je suis comme emprisonnée deux fois. Je ne puis aller ni vers vous ni vers lui. Ma plume seule porte mon ame auprès de la vôtre, vous me répondez tous deux; mais si je crois être avec vous, tandis que je lis vos écrits, l'illusion cesse avec la lecture; et je me trouve bientôt plus isolée que jamais. Encore si ma pensée était libre! si je pouvais la porter sur des objets étrangers à ma souffrance! mais elle est enchaînée par deux liens cruels, vos peines et celles de mon père. Ma pensée va continuellement de l'un à l'autre, sans pouvoir y trouver le moindre repos.

La triste douceur qu'elle goûte à s'occuper de vous, n'est qu'une agitation de plus. Je suis comme ces animaux captifs, qui, attachés par deux chaînons égaux, vont sans cesse de l'un à l'autre point de l'étendue qui leur est laissé, et ne trouvent aux extrémités, comme au centre, que la contrainte et les regrets. Ma chambre est le centre où je suis asservie ; votre habitation et le donjon de Vincennes sont toute l'extension de ma pensée. Par-tout, pour elle, un contact également douloureux, quoique d'une nature différente. Là, je crains qu'on y laisse mon père ; ici, je crains qu'on y laisse pas mon amant. A tout moment, je bâtis des chimères, je me crée des illusions, en imaginant que mon père m'est rendu ; à tout moment, j'augmente ma terreur, en m'imaginant que vous m'êtes enlevé pour jamais. Au moindre bruit sur l'escalier, mon cœur bat plus vîte. Dans mon trouble, je prête l'oreille ;

je crains que l'on entre chez moi pour m'annoncer que vous êtes arrêté. O mon ami! mon précieux ami! si ce malheur m'arrivait, où trouverais-je de nouvelles forces pour le supporter? Combien je me sens accablée! Toute ma vie cependant n'est pas remplie d'amertume. Il est des momens inappréciables pour Zilia. Quand je vous vois, quelles délices! quels transports! quelle joie céleste! Elle ne dure que le passage d'un éclair. Quel odieux mélange vient y apporter le souvenir de la captivité de mon père! Ah! si je pouvais le voir comme je vous vois, lui parler comme je vous parle! Rocko! mon cher Rocko! que deviendrais-je sans toi? Je serais sans nouvelles de Néridan. Ce mur qui le renferme, ce court mais cruel espace, aurait plus d'étendue pour moi, que les profondeurs de l'univers. Messager que j'aime, sois ma consolation. Ne fais-tu pas tout mon bonheur? Il me semble que tu sois un

cordon secret qui d'ici me mette en communication avec la demeure de mon père : tu reçus les marques de reconnaissance de mon amant. Je crois voir encore l'empreinte de ses baisers sur les plumes de ton cou, onduleusement colorées; tu me rappellerais mon amant, si je pouvais en perdre un moment le souvenir. Viens, c'est ici que ses lèvres ont reposé mille fois ; j'y pose les miennes en vain, la chaleur de ton sein n'est pas celle du brûlant Dolimont; la vivacité de tes caresses n'est rien auprès de la fougue impétueuse de notre ami. Il ne me laisse pas le temps de le voir. Il me plonge dans le délire, avant que je me sois aperçue qu'il est dans mes bras. Je nage dans un océan de délices, avant d'avoir connu le bonheur de le posséder. Je n'ai pas à lui résister, parce que mon ame est toute en lui. Un seul de ses regards me soumet, comme un soleil brûlant soumet le monde à ses

rayons. Je suis l'épouse docile de Dolimont, comme l'astre du jour est l'époux de la nature ; il l'éclaire, il la réchauffe, il lui donne la beauté et la vie : c'est ainsi que je suis ranimée par Dolimont. Ses désirs sont pour moi le souffle ardent du midi, qui nous jette dans l'extase d'une douce langueur ; et ses regards sont à mon ame, ce qu'est la rosée du matin au lys qui vient d'épanouir.

» Je te verrai ce soir, ô mon ami ! Il me serait impossible de résister plus long-temps. Ce soir, à mon retour de Vincennes, entre cinq et six heures, je me rendrai chez ton hôte obligeant. Mme. Faber y sera. Point de mécontentement, je t'en supplie : laisse-moi jouir, sans altération, du seul plaisir de te voir et de m'entretenir avec toi. L'excellente Dame que cette bonne Mme. Faber ! écoute ce que nous avons fait hier.

» Je t'ai dit que j'étais bien faible. En

effet, depuis trois jours, ma situation est extrêmement changée. J'ai des maux de cœur, je suis languissante; j'éprouve des pâleurs et des rougeurs subites. Mme. Faber craint de me laisser seule; et pourtant elle y est quelquefois obligée. — Mademoiselle, m'a-t-elle dit hier au soir, voilà deux chambres vacantes à côté de notre logement; je serais d'avis de les prendre, et de nous procurer une bonne. Je trouvai cette proposition charmante; car, lorsque Mme. Faber sort, je suis dans une frayeur inexplicable. — Connaissez-vous quelque jeune personne qui puisse nous servir? lui dis-je. — Non, me répondit-elle, mais je m'informerai.... — En accepteriez-vous une de mon choix? — Plus volontiers que de tout autre, dit-elle avec empressement. Aussitôt, nous sortîmes; nous nous rendîmes dans la maison où nous avons connu l'épouse de M. Fayolle; nous montâmes au cinquième, et entrâmes dans

dans cette chambre où nous vîmes ce vieillard et cette jeune fille, si propres quoique si misérables. Je proposai à la jeune fille d'entrer à notre service. — Et mon père, me répondit-elle ? — Votre père? Nous l'emmènerons avec nous; il sera nourri comme nous, et vous le soignerez comme ici.

» C'est un ange, ma fille; oui, c'est un ange, s'est écrié de son lit le vieillard. Accepte la proposition, mon Adèle; c'est le plus heureux moment de ma vie !

» En conséquence, pendant que je vous écris, Mme. Faber fait meubler les deux chambres; et la jeune Adèle et son père..... Mais je les entends..... Ils sont arrivés. Je viens de les voir et de demander à Adèle si elle connaît la rue du Faubourg du Temple; elle assure qu'elle la trouvera. C'est donc Adèle qui va te porter cette lettre; ce sera un messager de plus pour tromper nos

espions. Accueille favorablement Adèle, car elle est timide; mais elle est si jolie et si bonne! Adieu! je finis parce que je suis impatiente de savoir de vos nouvelles ».

RÉPONSE DE DOLIMONT.

« OUI, Adèle est charmante; mais c'est de m'avoir porté cet écrit de ta main. Tu viendras donc ce soir; ce soir! quelles délices! Mme. Faber y sera... Cruelle! pourquoi cette Mme. Faber! je l'aime cependant Mme. Faber, mais quand je t'ai possédée long-temps. Insensé! et quand Mme. Faber n'y serait pas, pourrais-je, sans manquer de délicatesse auprès d'un mortel si noble, si obligeant, me servir de sa maison.... O ma Zilia! je ne sais ce que je serais capable de faire! Mme. Faber, tout en m'affligeant, ne saurait t'accompagner plus à propos.

» L'excellente idée que vous avez eue

là. Pouvais-tu vivre sans une bonne pour vous servir ? D'ailleurs, il est si dangereux d'être seul chez soi à Paris ! Quelle solitude éternelle au milieu d'une population immense ! Une personne sage au sein de Paris, est semblable à une gazelle isolée, au milieu des sables d'Afrique. Craintive, elle n'ose sortir du coin du désert où elle se nourrit. Elle craint, non sans motif, les tigres et les panthères dont ces climats sont peuplés. Le besoin de la société fait qu'on se cherche, et l'on craint de s'unir après s'être trouvé. La brebis tremble d'y trouver un loup dévorant sous la toison d'un agneau, son semblable. Cette frayeur fait que, dans Paris, une foule de gens vivent dans un isolement absolu. Vainement ils rencontrent, en leur chemin, l'individu qui aurait pu leur convenir ; un mutuel effroi les sépare. Il n'est que les bêtes féroces qui se rapprochent sans crainte. Leur intention formelle de faire des victimes les

empêche de s'apercevoir qu'ils peuvent le devenir eux-mêmes.

» Telles sont les raisons pour lesquelles j'ai frémi en apprenant, par ta lettre, ton projet de prendre une domestique ; mais mon effroi s'est dissipé en présence de la vertu. Tu es allée la chercher dans le grenier où l'amour reconnaissant nous avait conduits. Quel pronostic heureux pour ton choix ! te rappelles-tu ce que je t'ai dit de mon père ? Voulait-il m'engager à faire le bien ? Il m'assurait qu'une bonne action n'est jamais perdue, et qu'elle porte toujours sa récompense. J'ai cru long-temps que la récompense dont il voulait parler était le contentement de soi-même, et certes c'en est une qui n'est pas à dédaigner. Mais, ô ma divine Zilia ! le peu de bien que j'ai fait depuis que je suis avec toi, a pris un autre caractère : il nous a rapporté une moisson de biens au-delà de nos espérances. Ce que j'ai fait pour

Duman, m'a mérité ma délivrance; ce que tu as fait pour Adèle, te fournit une domestique qui va te prodiguer les soins de la reconnaissance et de l'attachement. Cette reconnaissance me prouve que ce que nous avions fait, ayant de visiter ce vieillard, fut approuvé par l'Éternel. Aussi, quels vœux ardens je formais pour ton bonheur ! avec quel amour mon cœur s'élevait vers Dieu pour lui demander ses bénédictions célestes ! Comme depuis ce temps je me suis senti pénétré d'un sentiment pur envers la Divinité ! Ne lui dois-je pas en effet de t'avoir créée si parfaite et de m'avoir permis de te posséder ? Si t'aimer est tout pour moi, quel ne doit pas être mon amour pour celui qui me fit apprécier le tien ? Je ne puis penser à toi sans m'occuper des dons que j'ai reçus de Dieu; et si je lui adresse une prière, c'est pour lui demander que je t'aime comme il veut être aimé, c'est-à-dire, pour toi-même, et non

parce que tu es spirituelle et belle, parce que tu me chéris quand je t'adore, parce qu'enfin l'amour naturel que tu m'inspires m'enivre de voluptés.

» Viens donc, ô ma divine amie! accours avec Mme. Faber; que je t'admire une fois dans tout le calme d'un simple ravissement! Que je chérisse en toi la douceur, l'esprit, les grâces, la candeur, et cette ame si noble, qu'elle semble être sortie, toute formée, du sein même de la Divinité! Que mon cœur enfin, t'adore sans le concours de mes sens, que tant d'attraits ont enchantés! Mais, pourquoi vouloir les séparer, lorsque de leur nature ils sont inséparables? Ta beauté, au reste, qui fait le charme de mes sens, n'agite-t-elle pas mon cœur? et cette douceur pleine d'esprit, qui m'émeut si puissamment, n'est-elle pas un lustre à ta beauté? Que je consulte ou mon cœur ou mes sens, ils me disent que l'on ne vit jamais un corps plus beau pour loger

une belle ame; que l'on ne vit jamais une ame plus belle pour habiter un beau corps. Je me fais quelquefois cette question: Si je n'avais pas eu le bonheur de connaître Zilia, par qui aurait-elle pu être chérie autant qu'elle mérite de l'être? Et je me persuade que la Divinité, en te créant si parfaite, te destina un cœur parfait, du moins quant à ses facultés aimantes. Voilà pourquoi la destinée t'a amenée, de si loin, jusques dans nos climats. Oui, je t'aimerai parfaitement; je m'en sens le pouvoir; et dans tes yeux, qui me disent tes vertus, je puiserai cet amour incréé, ce sentiment pur et céleste qui fait l'essence du Créateur, et qui seul peut nous élever au-dessus de nous-mêmes, par les émanations vives, mais secrètes, qu'il donne à nos pensées.

» Ne va point abuser de mes aveux, ô ma Zilia! pour ne me voir, à l'avenir, qu'en présence de Mme. Faber. Je suis

encore bien novice dans les sentimens épurés, et j'ose même te dire, qu'une première épreuve, qui ne me laissera pas sans regrets, demande un dédommagement de la part de ma Zilia.

» Je te remercie de ce que tu as dit pour moi de si tendre au bien-aimé Rocko. Que ne peux-tu, ma divine! m'envoyer ce message aérien comme à M. Aldini! tu me dirais où tu as déposé le baiser, et ton amant le cueillerait. Oh! cette illusion ne vaudrait pas celle de te voir en présence de Mme. Faber. Il est d'ailleurs possible que tu trouves l'occasion de me donner un baiser! A ce soir donc! un siècle d'attente! un labyrinthe d'espérances! »

Cependant, la Comtesse souffrait cruellement de ne point voir Dolimont, et celui-ci, lui conservant une reconnaissance méritée, n'aurait pas été fâché de la voir chez Vandelbourg, d'autant mieux que, dans cet asyle, il aurait été exempt de lui donner des marques par-

ticulières de son affection; mais le vieux Comte, irrité de ce qui s'était passé chez la Marquise, avait conjuré son épouse de ne plus se mêler en rien de ce qui concernait cette maison. « Je vous avoue, lui dit-t-il, que, malgré les preuves que vous m'avez données de votre prudence, je ne suis pas entièrement convaincu qu'il n'y ait eu, entre vous et Dolimont, que les sentimens de la pure amitié; il n'est qu'un moyen de me persuader, ainsi que les personnes chez lesquelles la méchanceté se plaira à raconter cette affaire; c'est de rompre avec la mère et de ne plus voir le fils. Quant à moi, je ne conserve pas le plus léger ressentiment: nous irons en société, nous recevrons chez nous, et je veux que tout le monde lise sur nos traits, que nous vivons dans le plus parfait accord. — J'acquiesce à tout cela, dit la Comtesse; mais vous êtes juste: vous avez nui à Dolimont par votre déclaration au ministre; je ne vous demande

point de faire aucune démarche en sa faveur, ni de me permettre d'en faire ; mais de rétracter simplement le mal que vous en avez dit. — Je vous le répète, tout sera oublié; mais j'y mets la condition, que les personnages soient mis en oubli, comme les événemens ». La Comtesse n'insista pas, et son époux, satisfait de sa docilité, sortit avec elle dans la matinée, et lui fit des cadeaux de différens genres, avec le plus cordial empressement.

Quant à nos amans, ils n'avaient pour eux que des visites bien courtes et la consolation de leurs écrits.

Toujours des espérances déçues, mandait Zilia à Dolimont. « O mon ami! que je souffre! L'amour, dit-on, vit de contraintes; je ne le crois pas. Les passions peut-être? Soit. Mais l'amour? Oh! que l'amour est un sentiment supérieur à tous ceux qui ont besoin de quelques incidens pour se maintenir!

La tendresse que j'ai pour toi est inhérente à moi-même. On ne m'arracherait pas plus mon amour, sans me faire perdre la vie, qu'on ne m'arracherait le cœur. Je sens cette vérité aussi naturellement que je vois de mes yeux les objets qui m'environnent. Que mon père a raison de prétendre qu'il est une foule de choses qu'on ne peut voir que des yeux de l'esprit! J'avais de la peine à concevoir cette idée ; mais maintenant que je vous aime, elle est claire pour moi comme la lumière d'un beau jour. Votre image, ne la vois-je pas à tout moment? Ne sens-je pas qu'elle est vivante dans mon sein? Que dis-je? je crois aussi quelquefois y retrouver ton ame. Tes pensées, tes vertus, tes sentimens sont en moi. Je ne les aperçois pas des yeux du corps, mais bien de yeux de l'esprit.

» Mais, si ton ame est au fond de mon cœur, il faut qu'elle soit essentiellement

brûlante ; car c'est là que réside un feu immortel, qui produit par fois des commotions intérieures dont je ne saurais me défendre. Mais pourquoi m'en défendrais-je ? Elles font le charme de ma vie !

» Je pensais hier à ma situation, et je me disais : J'ai vu deux volcans de très-près. J'ai éprouvé, par eux, des tremblemens de terre. Il semble, en ces momens, que le globe frémit. L'air est serein, les vents sont muets, les fleuves coulent dans le silence ; tout-à-coup la terre s'agite, et son frémissement nous étonne. Je suis de même, ô mon ami ! C'est lorsque, mon corps étant dans le repos, mon ame est toute entière à son amour, que j'éprouve ces frémissemens. Est-ce que la terre est émue comme moi par un amour intérieur et puissant ? Ou bien, ai-je dans mes flancs un embrâsement inextinguible comme elle ? Toi, qui es savant,

rends-moi compte de ce phénomène.

» A propos, j'ai oublié, dans notre dernier entretien, de te dire une chose qui me paraît assez importante. Tu prétends que je suis si belle, qu'il n'est pas possible qu'il y ait rien dans le monde d'aussi beau que moi. Je t'ai dit souvent que ma principale beauté est dans ton amour. Tu n'as point voulu me croire; eh bien ! tu avais tort. Le bon vieillard, père d'Adèle, que nous avons retiré chez nous, Anselme, prétend que je ressemble parfaitement à une Dame qui fut sa maîtresse. Je lui ressemble, dit-il, à s'y méprendre. Donc, il y a quelqu'un d'aussi beau que moi sur la terre. Mais, voici bien autre chose ! Il prétend qu'il n'y a de différence entre cette Dame et moi, qu'en ce qu'elle était plus grande et plus jolie que je ne suis. Vous avez donc tort, Monsieur, et j'ai eu raison de vous dire que c'est votre amour qui me rend si

jolie. En effet, l'être qu'on aime est toujours le plus beau. Mon père explique cela par les émanations; moi, je l'explique par mon cœur; et je me dis: Dolimont n'est peut-être si beau pour moi, que parce que je l'aime autant qu'il soit possible d'aimer; et je ne suis si belle pour Dolimont, que parce que son cœur est parfait comme le mien: voilà pourquoi j'aime beaucoup Anselme, depuis qu'il m'a dit qu'il connaissait une Dame plus jolie que moi. O mon ami! serions-nous assez heureux pour nous aimer aussi puissamment qu'il est possible de le faire?

» Je te quitte pour aller penser à toi; et tandis que celle-ci voyagera, que tu la liras, j'en écrirai vraisemblablement quelqu'autre, où je te dirai que je serais vraiment la plus heureuse des créatures, si je pouvais m'assurer que mon cher Dolimont est heureuse par Zilia.

» Tu demandes à venir me voir! ô

mon ami! Il est certain que notre maison est entourée d'espions; il vaut mieux que je te voie dans une des maisons où nous nous rendions avant tes blessures.

» La Dame, dont m'a parlé Anselme, est de la Maison de Verneuil, et avait épousé un M. de Novemcour.

» Mande-moi où je pourrai te voir. Quelle horrible situation d'être si près l'un de l'autre, sans qu'il soit possible de s'entretenir un moment! Ne crains pas de me fatiguer par l'éloignement des lieux. Je ferais le tour de la terre pour passer un quart-d'heure avec toi ».

Dolimont a Zilia.

« Ce que je te disais hier, ma divine amie! se vérifie tous les jours. Plus je te vois, plus je t'aime; et plus je t'aime, plus je sens qu'il m'aurait été impossible de ne pas t'aimer, de ne pas t'a-

dorer toute ma vie. Que n'a point fait ma mère, pour que mon goût pour toi ne fût que la fantaisie du moment? Elle t'a peinte à mes yeux comme une fille perdue de débauches. J'aurais dû te mépriser, et, par conséquent, n'éprouver pour ma Zilia aucun amour. La passion peut bien se faire sentir en nous sans estime, mais non pas l'amour, sentiment pur et divin, qui ne peut s'unir qu'à quelque chose de pur et de divin comme lui.

» Pourquoi donc t'ai-je aimée? Parce que mes yeux ont lu ou senti, dans tes regards, que tes sentimens étaient aussi purs que les miens. Je me le suis dit cent fois. Pour t'aimer de la sorte, malgré les discours de ma mère, il a fallu qu'il y eût quelque chose en toi qui te mît en harmonie avec moi. Or, ce quelque chose, veux-tu que je te dise ce que j'en pense? Tu vas me prendre pour un visionnaire, un fou, un homme chez lequel

quel le sentiment absorbe le jugement et tue le sens commun. N'importe, voici ce que j ai trouvé en cherchant à me rendre compte du penchant irrésistible qui m'entraîne vers toi.

» Quoique tu n'aies pas été élevée dans la religion chrétienne, tu sais qu'on y enseigne qu'Adam fut créé d'abord, et qu'Eve fut formée d'une des côtes d'Adam. Eve était donc en Adam lorsqu'Adam fut créé. En s'aimant, il aimait Eve avant même qu'elle vît le jour; et, quand elle fut née, continuant de l'aimer, il continua de s'aimer, car elle était une portion séparée de lui-même. Il était impossible qu'il s'établît de division entr'eux. Ils ne pouvaient pas plus se vouloir du mal, ou cesser de se vouloir tout le bien possible, que l'œil droit ne peut désirer que l'œil gauche périsse. Adam, en voyant cette créature, dut la trouver la plus belle qui fût sous le ciel; il dut être en harmonie avec elle comme

avec lui-même; et je crois que l'écriture est en défaut lorsqu'elle dit, en parlant des jeunes amans que l'hymen rapproche, *et ils seront deux dans une même chair.* N'aurait-elle pas dû dire plutôt: *Ils ne seront qu'un en deux chairs;* ou, si l'écriture parle d'après la création décrite par Moïse, elle aurait dû dire: *Et ils ne seront qu'un dans une même chair.* Car c'est, en effet, plus par notre ame que par nos corps que nous sommes unis. Écoute:

» Ne serait-il pas possible que chaque être mâle eût été créé double, quant à la partie intellectuelle, et que l'amour, entre les amans, ne pût être dans sa perfection, que lorsque les deux ames qui ont été créées ensemble ont eu le bonheur de se rencontrer et de s'unir? Réfléchis là-dessus, toi qui as reçu de ton père de si belles instructions sur l'amour.

» Je sais bien qu'on pourrait me faire une foule d'objections auxquelles je ne

serais pas en état de répondre; mais j'aime à penser que tu es, en effet, un second moi-même, une partie essentielle de moi, et qu'on ne pourrait pas plus m'arracher mon amour sans m'ôter la vie, comme tu l'as sagement observé, que m'arracher le cœur sans me donner la mort. Je m'aperçois bien que mon raisonnement pèche par quelque chose; mais le sentiment me dit que mon esprit ne s'est point égaré. J'ai souvent reconnu que le sentiment rectifie la raison ; je n'ai jamais vu la raison épurer ou rectifier le sentiment. La raison cède souvent aux préjugés, aux besoins, aux passions, aux intérêts de soi ou de ses amis; le sentiment est le mouvement de la conscience. Elle est ce moi pur que nous avons reçu de l'Éternel. De là ces remords vengeurs qui poursuivent le tyran, malgré l'empire du préjugé, malgré l'habitude du crime, malgré les sophismes du courtisan. Mais espérons que nous

n'aurons rien à redouter de semblable, s'il est vrai, comme tu me l'as dit souvent, que l'amour soit la source de toutes les vertus. Nous avons tant d'amour, que nous aurons peut-être assez de vertus pour..... Je reçois ta lettre. Je te quitte, pour voler à toi.

» O ma divine amie! quelles expressions! quel feu brûlant dans ton discours! Je suis hors de moi; ma tête est exaltée; mon sang bout; ma main frémit; mon cœur turbulent s'agite, et mes yeux troublés me permettent à peine de te tracer ce peu de mots.

» Que je t'aime! ô ma céleste! et je ne pourrais te voir! Tu me défends de venir; ta maison est pleine de surveillans! Ah! ils n'empêchent pas, du moins, que mon âme n'aille chercher la tienne: je vois qu'elles se sont toujours bien entendues. Tu crains également d'être remarquée et suivie quand tu sortiras pour venir à moi. Hé bien!

déguise-toi. Prends le costume de Mme. Faber. Cache ta jolie figure dans un des capuchons de taffetas noir qu'elle porte aux jours de fête. As-tu besoin de parure avec moi? Ton corps est assez beau pour tout embellir; et s'il a besoin de s'embellir, ne sais-tu point que ton ame le suit par-tout? Sors à pied, entre nuit et jour : ne crains pas que ta beauté, pour ces espions, lourds d'esprit et légers de sentimens, perce à travers les ténèbres. Fais-toi suivre par Adèle, qu'on ne sait pas t'appartenir. Prends une voiture de place; promets double course pour aller très-vîte, et déconcerte tes espions.

» Cette Dame, qui te ressemblait et qui, étant de la famille de Verneuil, avait épousé M. de Novemcour, était ma tante. Je ne l'ai jamais connue. M. de Novemcour est en Espagne depuis six ans. Depuis six mois, il annonce constamment son prochain retour. Il

m'aimait dans mon enfance; m'aimera-t-il encore lorsqu'il aura été prévenu par ma mère, qui le verra sûrement avant moi? S'il voulait s'intéresser à notre sort, il pourrait beaucoup pour notre bonheur.

» Je te remercie de la lettre de M. Aldini, que tu m'as fait passer. Le chagrin le plus grand de ma captivité n'est peut-être pas de ne te point voir en liberté, mais de ne pouvoir travailler librement à la sienne. Cependant, j'ai fait agir un ami, et je ne suis pas sans espérance.

» Tu ne me parles plus de tes dégoûts, de tes maux de cœur. Oh! je verrai ce soir cette chère santé moi-même.

» Adieu, céleste! chaque ligne que j'ajoute à cet écrit me semble un retard à mon bonheur. Je t'en conjure, ô ma tendre amie! soit que tu viennes au rendez-vous ce soir, soit que tu ne

viennes point, mande-le moi d'avance; c'est une jouissance si délicate, une rêverie si douce, que de s'occuper du moment où l'on doit voir ce qu'on aime! et c'est une situation si cruelle, que d'attendre vainement ce que l'on a desiré par-dessus tout! »

CHAPITRE VII.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le retour de Dolimont à Paris. Quelques beaux jours l'avaient décidé à voir la campagne. Il était allé, avec deux de ses amis, faire une partie au bois de Boulogne. Il y avait beaucoup de monde dans le restaurant où ils entrèrent. Quand Dolimont y eut pris place, il jeta un coup-d'œil de précaution sur les personnes qui étaient dans la salle, et reconnut Agrimant, son ennemi capital. Aussitôt son sang bouillonna dans ses veines, son front pâlit de colère, son regard s'enflamma. Un de ses amis s'aperçut de son trouble, et lui en demanda le sujet. « Je viens, lui répondit Dolimont, de voir, dans cette salle, mon plus cruel ennemi. — Dublançai, lui dit son ami? — Non : un homme qui m'a fait pis encore.

encore. Oh ! si je n'avais pas cette lettre de cachet sur le corps ! le monstre ne rentrerait plus dans Paris, à moins que, toujours aussi lâche, il ne refusât le cartel que je lui proposerais à l'instant. Faut-il même vous avouer ma faiblesse, mes amis ? Je ne me sens point assez de résolution intérieure pour surmonter la gêne que j'éprouve à me trouver à côté du perfide. — C'est peut-être ton Dublançai, et tu ne veux pas nous le dire. — Non, c'est un nommé d'Agrimant, lâche imposteur, souillé de crimes. Mais le voilà qui se lève..... Il marche vers le comptoir... Il m'a vu.... Il craint ma juste colère, et s'en va. S'il soupçonnait les liens dans lesquels je suis retenu, il m'aurait nargué avec insolence. Le voilà parti. Sa seule présence me met en fureur. Dès que je l'aperçois, mon sang bouillonne, et le désir de la vengeance change en férocité la douceur de mon caractère.

Dolimont se rassure par ce départ ; il prend du calme de l'événement qui devait le troubler davantage. Il était loin de soupçonner que d'Agrimant fût ce Dublançai, qui le poursuivait si victorieusement. Par conséquent, il ne soupçonne pas que cet homme ne soit sorti que pour aller le dénoncer à la maréchaussée. Cependant, il n'a qu'une sécurité inquiète ; et le repas qui commence n'est pas pour lui sans amertume.

A peine Dublançai fut-il sorti, qu'il se jeta dans une voiture, se fit conduire bon train au premier poste de maréchaussée, et somma les cavaliers de venir saisir Dolimont. Ils avaient tous le signalement du jeune Comte, et brûlaient de venger l'affront que leurs camarades en avaient reçu sur la route de Lyon. Ils partirent cinq bien armés, arrivèrent au restaurant où Dublançai les conduisit lui-même. Leur arrivée dans la maison y excita un violent murmure.

Dolimont, toujours aux aguets, ne fut pas des moins prompts à apercevoir la maréchaussée. Il sauta sur son épée; ses deux camarades en firent autant. Quelques jeunes gens, qui étaient à l'entrée de la salle, voyant trois jeunes hommes, bien élevés et de bonne apparence, se disposant à payer leur liberté de leur sang, prirent aussitôt leur parti. Ils bouchèrent l'entrée de la salle avec des tables, qu'ils amoncelèrent; et se plaçant, l'épée à la main, derrière ce faible retranchement, ils apostrophèrent la maréchaussée, en lui disant qu'elle devait, par bienséance, exécuter les ordres du Roi hors de la maison, et ne pas se permettre un tel scandale dans un endroit fréquenté par d'honnêtes gens.

Pendant ce colloque et la discussion qui s'éleva, plusieurs jeunes femmes, qui avaient aisément reconnu, à son inquiétude comme à son audace, quel était le jeune homme à la liberté duquel

on en voulait, s'étaient grouppées autour de lui pour l'engager à se sauver, en sautant par la fenêtre. Dutillac, approuvant ce conseil, dit à son ami Dolimont : « Viens, il n'y a point de lâcheté à fuir devant le pouvoir oppresseur. C'est même rendre service à ces Messieurs, qui veulent bien nous soutenir, et qui se feraient une mauvaise affaire en nous défendant.

A ces mots, Dutillac, recommandant à son camarade de rester pour payer la dépense, s'élança le premier par la fenêtre; il avait l'épée nue, et n'avait pas pris la précaution de la remettre dans son fourreau, comme Dolimont; et celui-ci, qui avait su prendre garde à la sienne, de peur de blesser son ami, ne fit pas assez d'attention à celle de son ami qui pouvait le blesser lui-même. Il sauta après Dutillac ; et la pointe de l'épée de celui-ci entra dans la cuisse droite de Dolimont. Dutillac effrayé, s'élança sur

lui pour le saisir, croyant qu'il allait tomber. « Ce n'est rien, lui dit Dolimont, sauvons-nous. » Ils coururent en effet, et gagnèrent la grand'route. Les bas de Dolimont étaient ensanglantés, et ses souliers se remplissaient de sang. Comme ils débouchaient la porte du bois, un Monsieur et une Dame, qui y allaient aussi, descendaient de cabriolet. « Ah ! Monsieur, s'écria Dutillac en montrant Dolimont, mon ami, poursuivi en vertu d'une lettre-de-cachet, et blessé dangereusement peut-être, ne sait où se refugier. Permettez que nous entrions dans votre voiture, que votre postillon nous conduise jusqu'à Neuilly ; et là, nous trouverons des ressources pour aller plus loin. Le Monsieur hésitait ; la Dame regardait Dolimont avec un sentiment d'admiration et de pitié. « O mon ami ! dit-elle à son cavalier, je te le demande comme une grâce ! Dussent périr le cabriolet et les chevaux,

ne souffrons pas que ce jeune homme soit jeté dans les fers quand il nous est si facile de le secourir! »

Elle parlait encore que sa main, plus blanche que l'ivoire, poussait Dolimont par le bras du côté de la voiture. Celui-ci, avant de répondre à l'invitation de la Dame, jeta un coup-d'œil sur son cavalier, qui lui fit signe de monter. « Ne rendons point le service à demi, ajouta la Dame; et, s'adressant au postillon, elle dit: Vous laisserez les chevaux à la poste de Neuilly; vous en prendrez de neufs; vous conduirez ces Messieurs une poste plus loin. Volez, brûlez le pavé ».

Elle dit; et déjà les chevaux, dressant leur tête superbe, partent avec une incroyable rapidité, et ils arrivent à Neuilly en un clin-d'œil. Le postillon y prend des chevaux frais, et conduit les deux amis jusqu'à Versailles; de là, il revient, bien récompensé, au restaurant où son maître l'attendait.

Cet homme honnête, nommé Dablancour, en entrant dans la maison, avait été témoin de la confusion qui y régnait, à l'occasion du jeune homme que son épouse venait de sauver. Les jeunes gens, retranchés dans la salle, persistaient, à ne vouloir pas laisser entrer la maréchaussée, prétendant qu'elle n'en avait pas le droit. Ils savaient bien le contraire; mais en multipliant les entraves, ils espéraient donner le temps à Dolimont de gagner du chemin. Quand M. Dablancour vit cette espèce de siège, soutenu par ceux du dedans, il ne put s'empêcher d'en rire; mais, en même temps, interposant l'autorité de l'âge et de son grade militaire, il ordonna aux jeunes gens de laisser le passage libre aux cavaliers de maréchaussée. Ces ordres, accompagnés des signes expressifs que leur faisait la compagne de M. Dablancour, rendirent les jeunes gens dociles. Les cavaliers entrèrent, firent

une exacte perquisition, ayant leur signalement à la main; tout le monde attesta que personne ne s'était évadé; et Dublançai se retira, maudit encore une fois par la force armée, qu'il avait mise en réquisition, parce qu'elle se voyait le jouet d'une société nombreuse.

Dolimont cependant s'était retiré dans une terre de son ami, à deux lieues de Versailles. La blessure qu'il avait reçue, quoique légère, le forçant à rester quelques jours sur une chaise longue, assurait, de plus en plus, sa liberté.

Il s'empressa d'écrire à M. Vandelbourg, pour le remercier de ses soins, et lui dire l'accident qui le forçait à passer quelques jours hors de Paris. Il écrivit pareillement à Zilia, pour lui annoncer le danger qu'il avait couru, et lui dire les lieux où il s'était réfugié. Il ne lui parlait point de sa blessure, et la conjurait de ne faire aucune démarche pour le voir, jusqu'à ce que lui-même pût se rendre à Paris.

Tandis que Dolimont avait couru cette aventure, Zilia en commençait une autre, d'un genre différent. Le beau temps, qui avait attiré Dolimont au bois de Boulogne, avait conduit Zilia au Luxembourg. Accompagnée de Mme. Faber, elle avait pris plaisir à voir le ciel d'un beau jour. Mais, dans l'état de souffrance et de deuil où se trouvait son cœur, elle se serait reproché un plaisir qui aurait été étranger à ceux qu'elle aimait. En conséquence, elle se promenait dans les allées les plus solitaires de ce jardin, qui alors avait quelque chose de mélancolique et de champêtre, soit par la hauteur de ses arbres, soit par l'étendue de son terrain.

Là, se promenait aussi un homme d'une physionomie auguste, d'un port noble, d'un air mélancolique, et qui, comme Zilia, cherchait, dans le jardin, des lieux agrestes et retirés. Cet homme venait à sa rencontre; et, dès

qu'il l'aperçut, il la fixa avec un intérêt mêlé de trouble et de plaisir, qui attira l'attention de Mme. Faber. Zilia leva les yeux sur lui, et le fixa également à son tour. L'inconnu s'arrêta, tout à coup, comme par enchantement. Zilia cependant continua sa marche, en disant : « O bon Dieu ! que ce Monsieur a une physionomie agréable ! qu'il m'a fait un grand plaisir en me regardant ! que je serais heureuse, si j'avais des rapports habituels avec lui ! — Êtes-vous folle, lui dit Mme. Faber à demi-voix ? Si ce Monsieur vous avait entendue ! Vos naïvetés sont quelquefois étranges, et me font rougir comme une enfant. Je vous dirai plus. Si M. Dolimont avait été là, c'en serait assez pour que vous eussiez perdu à jamais son estime ; et si, moi-même, je ne connaissais pas votre simplicité, je concevrais sur vous les opinions les plus étranges.

L'inconnu avait entendu, en effet, le

propos de Zilia; et il en avait été singulièrement affecté. Le maintien et la figure de la jeune personne l'avaient prévenu en sa faveur : ce discours, qui, par son effronterie, répondait si mal à l'expression naïve de cette physionomie céleste, l'avait affligé.

N'importe; après que Zilia eut passé, il ne s'arrêta pas moins pour considérer sa taille. « Quelle est cette jeune personne, se disait-il? Ou c'est une demoiselle de bonne famille, avec sa gouvernante, ou c'est une demoiselle que la fortune, en la maltraitant, contraint de faire des avances aux hommes qu'elle rencontre en son chemin. Dans le premier cas, j'aurais beaucoup de plaisir à former des liaisons avec elle. Mais ce plaisir ne serait-il pas trop dangereux pour moi? Je serais homme à l'idolâtrer : ma passion serait bientôt extrême; je le sens à l'impression vive et même ineffaçable que ses regards ont opérée sur mon cœur.

Puis-je oublier cependant que j'ai trente-sept ans ? Si cette jeune personne en a seize, c'est tout au plus. Je pourrais donc être son père. Quelle folie! Gardons-nous de nous en rapprocher encore ». En disant ces mots, étant toujours arrêté, il la regardait avec complaisance : elle était déjà à plus de cinquante pas de lui. Cette démarche qu'il admirait, jetait dans tous ses sens un trouble dont il n'était pas le maître. Tout à coup, il voit cette jeune personne qui, à la dérobée, se retourne et le regarde. « Non, dit-il, je n'y tiens plus : il faut la voir encore. Si c'est une personne de mœurs équivoques, et que le besoin contraigne à des avances criminelles, ne suis-je pas assez riche pour l'enlever, sans nuire à mes besoins, au précipice dans lequel elle va tomber ? Ne serait-il pas dommage qu'un ange devînt la proie d'un homme qui, après l'avoir abusée, l'abandonnerait, la livrerait à la nécessité

de s'adresser à plusieurs autres ? Si elle a des vertus, comme sa physionomie l'annonce, je pourrai l'établir avantageusement, même après avoir connu des jouissances que je croyais avoir perdues pour toujours. Je commettrai une faute, j'en conviens ; mais je la réparerai autant qu'il dépendra de moi. Je lui donnerai le bonheur en échange de sa vertu. Je lui enseignerai la route des bonnes œuvres, en arrivant à elle par le chemin du crime ; et pour une faute que la nature impérieuse m'aura fait commettre, je remplirai sa vie de tout ce que les vertus sociales ont de plus noble et de plus cher ».

Tandis que l'inconnu réfléchissait ainsi, Zilia discutait avec Mme. Faber. « Je ne crois pas, disait-elle, que ce Monsieur m'ait entendue ; et quand il saurait ma pensée sur son compte, quel mal y aurait-il à cela ? — Vous êtes dans une telle ignorance des convenances et

des mœurs, répondit Mme. Faber, qu'à tout moment vous m'embarrassez par vos singulières questions. Vous ignorez, sans doute, qu'il est des jeunes personnes assez criminelles pour faire des avances aux hommes dans les jardins publics, afin d'en obtenir de l'argent, et que... — Bon! l'on voit bien que je ne cherche point de l'argent, moi. — A quoi le voit-on? à votre figure? elle est faite comme celle de toutes les femmes: mais vos propos? ils sont tels que personne n'en tint jamais de pareils. Vous me donnez une humeur.... une humeur.... Pour qui voulez-vous que l'on me prenne. Une fois pour toutes, souvenez-vous, qu'une Demoiselle bien née ne doit regarder aucun homme à la promenade; qu'elle doit surtout s'y donner bien de garde de parler de qui que ce soit, soit en bien, soit en mal; et, si vous vous écartez encore de cette règle, vous conduira dorénavant qui voudra, ce ne sera plus Mme. Faber. Je

dis plus; c'est que j'aimerais mieux ne vous voir de la vie, que de vous voir faire une seconde faute, aussi grossière que celle-là ».

La conversation entre Mme. Faber et Zilia se soutenait sur ce ton, lorsque l'inconnu, étant revenu sur ses pas, et s'étant approché de ces Dames, entendit leurs discours et jugea qu'il avait fait une méprise; il ne laissa pas que d'aborder Mme. Faber, en lui disant :

« Ne craignez pas d'être compromise, Madame; je sais apprécier l'innocence et considérer la beauté, sans lui prêter des penchans criminels. Mademoiselle est étrangère, sans doute. Elle ignore qu'il est dangereux, à Paris, de dévoiler les sentimens de son cœur. Quant à moi, qui puis laisser un libre cours au mien, je vous déclare que rien ne serait égal à mon bonheur, si je pouvais participer à votre société. — Cela ne se peut, dit brusquement Mme. Faber. — Votre ré-

ponse, dit l'inconnu, me plaît infiniment. Je ne demande point à faire ma cour à Mademoiselle, mais à partager les plaisirs de sa société. Faites-moi connaître ses parens; j'irai les voir, je leur dirai les motifs qui m'attirent chez eux; et ma fortune, ma naissance, mes intentions toutes en sa faveur, ne pouvant leur déplaire.... — C'est impossible, Monsieur. — Quoi! vous ne pouvez me dire le nom de Mademoiselle? — Non. — Le nom de ses pères? — Non. — Écoutez du moins ce qu'il me reste à vous dire. — Nous ne pouvons vous renvoyer, Monsieur; nous n'avons, dans ces lieux, aucun pouvoir; mais nous allons nous retirer nous-mêmes. — J'avais une épouse que j'adorais; elle était dans sa dix-septième année quand je la vis pour la première fois. Je me rappelle ce jour comme si c'était hier. Ses traits sont dans ma mémoire, comme si je ne les avais jamais perdus de vue. Eh bien! Madame, voilà

le

le port, les traits, la taille de mon épouse; voilà son doux sourire, presque sa voix; mais sur-tout ses yeux et la langueur de ses regards. Il semble qu'étant auprès de Mademoiselle, je sois auprès de ma Julie. — Votre épouse s'appelait Julie, dit Zilia. ? — Oui, Mademoiselle. — Et moi aussi je m'appelai autrefois Julie. — Autre rapport de ressemblance ! Ah ! quand vous parlez, votre son de voix me fait éprouver un mélange de plaisir et de douleur. O ma Julie ! comment ai-je pu te survivre ? Oui, Madame, ajouta-t-il précipitamment, en adressant la parole à Mme. Faber, faites-moi la grâce, je vous en conjure, de me dire le nom des parens de Mademoiselle. Je ne demande point à lui faire ma cour, je vous l'ai déjà dit; je ne demande point la faveur de la posséder : le sentiment qui se développe en moi est d'une nature céleste. Que je puisse être auprès de Mademoiselle; que je la chérisse à mon gré; que je la voye

heureuse dans les bras d'un époux adoré, voilà à quoi se bornent mes vœux pour elle en ce moment! Faut-il vous dire plus? quand je vous ai abordées, j'avais présumé ce qui n'était pas; j'avais projeté des plaisirs, des jouissances que je rejetterais à présent, quand même elles seraient en mon pouvoir. Aimer Mademoiselle, uniquement parce qu'elle ressemble à ma Julie, et l'accepter comme femme, serait me retracer continuellement, dans les jouissances de la vie, la triste image de la mort; ce serait appliquer au souvenir des malheurs de mon épouse, un bonheur, une volupté que ma délicatesse me reprocherait continuellement. Et la crise effroyable de sa mort, se mêlant sans cesse à l'image du plaisir, produirait en moi un double effet, un contraste effrayant qui empoisonnerait mes jouissances. Je demande donc à aimer Mademoiselle pour elle-même, à avoir le droit ou la puissance

de lui en donner des preuves continuelles. Je suis veuf et sans enfans; j'ai de la fortune, je ne me marierai jamais; mon serment est irrévocable; et Mademoiselle, par l'illusion que m'offre une si grande ressemblance, serait à-la-fois ma fille et mon épouse. Oh! plus je la contemple, plus mon cœur me dit que nous serons inséparables. Madame, je vous en conjure, cédez à ma demande; je puis beaucoup pour la fortune de Mademoiselle: aux yeux de certains parens c'est tout. Les miens me sont devenus étrangers. J'adopterai ceux de ma nouvelle Julie; ils ne peuvent que lui ressembler, être honnêtes et bons comme elle. Au reste, comme je crois vous l'avoir déjà dit, je ne demande que la faveur de contribuer, de tout mon pouvoir, au bonheur de Mademoiselle ».

« Monsieur, répondit Zilia, tout ce que vous me dites me fait un plaisir infini; et, quoique puisse en penser Mme.

Faber, qui prétend que, toutes les fois que je laisse parler mon cœur, je blesse les convenances, je vous dis hautement que jamais, à l'exception de mon père et de quelqu'un dont je tairai le nom, nul homme au monde ne m'intéressa comme vous. Je vous sais un gré infini de vos bonnes dispositions pour moi. Grâce à Dieu, je n'ai besoin de rien. Ma fortune surpasse mon ambition. Mon établissement est fait ou ne se fera jamais; car je ne saurais avoir d'autre époux que celui..... (un coup d'œil de Mme. Faber fit hésiter Zilia) que celui..... dont mon cœur a fait choix. Ce ne serait donc point pour votre fortune que je serais charmée de vous connaître et de vous voir; mais pour vous, pour vous seul dont il me semble que la société, semblable à celle de mon père, m'offrirait mille charmes. Cependant, il est des bienséances à garder. Je n'ai point de mère; l'honnête Mme. Faber, que

voilà, m'en tient lieu. Mon père est éloigné de moi. Je ne puis, sans le consulter, avoir aucun rapport avec vous. S'il y consent, et je vous avoue que je le désire de tout mon cœur, j'aurai le plus grand plaisir à vous voir. — En ce cas, Mademoiselle, souvenez-vous que vous me trouverez tous les jours ici, depuis midi jusqu'à deux heures. — Fi, Monsieur! s'écria Mme. Faber, vous donnez, en ma présence, un rendez-vous à Mademoiselle! — Quand je le donne à Mademoiselle, je crois bien vous le donner aussi, Madame; et j'espère que, lorsque vous aurez réfléchi sur ma demande, ce ne sera pas vous seulement qui me conduirez ici Mademoiselle, mais que ce sera son père lui-même. — Son père! Ah! vous en avez une bien fausse idée, si vous pensez que pour votre succession, et la succession d'un homme de cet âge et de cette bonne mine, il aille sauter au cou des gens. — Non. Mais l'amitié est

quelque chose. — Il a un ami solide. Il n'en faut pas tant. — J'en conviens, et bien d'honnêtes gens ne se flatteraient pas de ce bonheur. Au reste, je vous laisse, Madame; je vois que ma présence vous importune. Souffrez, cependant, que je vous dise, en vous quittant, que si vous voulez me rendre le plus heureux des hommes, c'est de me mettre dans le cas de faire quelque chose pour Mademoiselle, et de me rendre témoin de son bonheur, en permettant que je fasse ma société de sa famille intéressante ».

Telles furent les dernières paroles de l'inconnu. Il se retira, en jetant sur Zilia un regard de tendresse et de regrets. Il semblait qu'il s'arrachât d'un second lui-même. Mme. Faber en eut pitié. La désobligeance avec laquelle elle l'avait reçu, était commandée, non par une brusquerie qui lui fût naturelle, mais par le devoir. Elle fut fâchée d'avoir témoigné de la méfiance ou du mé-

pris à un homme qui avait tous les dehors de la bienveillance et de l'honnêteté. L'adieu noble et désintéressé de l'inconnu lui fit mettre, dans son dernier salut, l'expression de la sensibilité et du repentir. Elle devint le correctif de son accueil un peu bourru. Quant à Zilia, qui portait toujours son ame sur ses lèvres ou dans ses regards, elle promit à l'inconnu de revenir en cet endroit, et de ne pas l'oublier auprès de son père.

CHAPITRE VIII.

QUAND Mme. Faber et Zilia furent seules, celle-ci, après un moment de réflexion, dit : « Pardon, Madame, je vous ai bien contrariée; mais croyez qu'auprès de tout autre homme, je n'aurais pas commis l'indiscrétion ni de le regarder ni de lui parler. — Auprès de tout autre homme! Il semblerait, à vous entendre, que vous connaissiez ce Monsieur-là. Apprenez; mais votre cœur, trop ingénu, ne peut se faire à ces affreuses vérités; apprenez que Paris est rempli d'intrigans de toutes les espèces, de toutes les formes, et qui savent prendre tous les dehors de l'amabilité, de la décence, de la vertu. Les uns courent après la fortune, les autres après la célébrité; ceux-ci après les honneurs, ceux-là après les jolies personnes comme vous,

vous, et s'adressent principalement aux plus innocentes. — Oh ! pour celui-ci, je réponds de sa probité. — Vous le connaissez donc ? — Non; cependant sa figure est présente à mon souvenir, comme si je l'avais vu toute ma vie. Il m'a semblé que ses traits fussent déjà gravés dans mon cœur; du moins, quand je l'ai vu, quand il m'a parlé, il a été pour moi non un être nouveau, mais comme quelqu'un que j'avais oublié. Mon cœur allait au-devant de lui comme au-devant d'un ami, que, depuis long-temps, il avait perdu de vue : et maintenant qu'il nous a quittés, je le vois, je me rappelle ses traits, sa démarche, le son de sa voix; je l'aime enfin comme si je l'avais aimé toute ma vie. Faut-il vous dire plus? Je crois que, si nous n'avions pas été dans un lieu public, sur-tout si vous n'aviez pas été auprès de moi, je ne me serais crue à ma place qu'en me précipitant dans ses bras.

— Vous êtes folle, Zilia! Si M. Dolimont vous entendait, il serait bien content en vérité! Quoi! sauter au cou d'un homme qu'on n'a jamais vu! s'éprendre, dès le premier regard, d'une affection romanesque! Vous me faites frémir; je n'oserai plus à l'avenir vous mener nulle part. Mon Dieu, que je suis malheureuse de m'être chargée de vous! — Quoi! tant de regrets pour avoir parlé honnêtement à un Monsieur! — J'avais des peines avant de connaître M. Aldini, j'en conviens; j'en avais que je n'ai plus; mais j'avais la conscience en repos; à présent, j'ai quelques jouissances, mais elles sont mêlées d'amertume. — Je ne vous conçois point. Est-ce moi qui vous cause tous ces chagrins-là? — Vous-même. — Pour m'être arrêtée un moment avec ce Monsieur? — Ah! c'est bien autre chose encore! Si mes craintes sont fondées, si mes soupçons sont vérifiés, je suis perdue.

— O ciel! et ce serait moi... — Oui, ce serait vous qui auriez fait tous mes malheurs.... et quels malheurs, grand Dieu! — Vous me faites frémir. — Si vous m'avez plongée dans cet abîme, de quel front aborder M. Aldini? Que lui dirai-je pour ma justification? Toutes les apparences ne sont-elles pas contre moi? — Que voulez-vous dire? Expliquez-vous. — Hélas! il est possible que je m'abuse. Vous êtes si jeune! Peut-être encore certaine époque..... Ecoutez-moi..... Passons ici le long du mur, nous y serons plus à l'écart. — Tout mon corps frissonne de terreur. Hâtez-vous de parler, ô ma bonne! ma chère Mme. Faber! — Faut-il vous le dire? Je trouve que vous épaississez beaucoup. Votre corset ne peut plus vous servir. Il s'en faut de plus de deux doigts que le lacet ne le ferme entièrement par-derrière. — Eh bien! quel mal y a-t-il à cela? — Quel mal y a-t-il

à cela ? Si vous étiez mère ? — Grand Dieu ! serais-je assez heureuse ?.... — Qu'osez-vous dire ? Vous seriez déshonorée à jamais ! — Je serais la plus fortunée des créatures ! — Y pensez-vous ? Une Demoiselle ! — Je suis l'épouse de Dolimont ! — Vous ? Ne l'ai-je pas dit ? A quelle fille ai-je donc affaire ? — Vous vous effrayez de ce qui comblerait mon espoir ! Avec quel plaisir je l'annoncerais à Dolimont ! — Et M. Aldini..... — Nous allons le voir demain. Je le lui manderai... — Gardez-vous de lui faire un aveu dont la honte lui coûterait la vie. Assurons-nous plutôt de cette vérité fatale ; et si je ne me suis pas trompée, si vous êtes mère en effet, il ne nous reste qu'à le dérober au monde avec la plus grande précaution. Personne ne vous connaît. Le seul Hilaire vient à la maison ; nous pourrons le lui cacher aussi, ou, du moins, le décider à se taire ».

A ces mots, Mme. Faber fit des questions à Zilia; et, d'après ses réponses, il ne lui resta plus aucun doute que sa jeune pupille ne fût mère. Elle en conçut une tristesse profonde ; et Zilia, pour ne pas augmenter le chagrin de son amie, s'efforça de déguiser la joie qu'elle ressentait d'un tel bonheur.

Mais le sort de cette aimable personne était de n'avoir jamais un moment de félicité parfaite. Elle brûlait de sortir du jardin du Luxembourg, dans l'espoir de trouver chez elle une lettre qui lui annonçât l'arrivée de son amant, ou qui lui dît dans quelle maison elle pourrait le voir. Avec quel plaisir elle espérait lui annoncer cette heureuse nouvelle!

En entrant à la maison, elle trouva une lettre; elle la décacheta, le cœur palpitant d'une double joie; mais combien il fallut rabattre de tant de plaisir, en apprenant la scène qui s'était

passée le matin au bois de Boulogne, et l'impossibilité où l'on serait de se voir de quelques jours ! Zilia versa des larmes ; mais, pour la première fois, elle goûta un genre de consolation dont, jusqu'à ce moment, elle n'avait eu aucune idée. L'éloignement de son époux ne la laissa point dans un isolement absolu ; son absence ne lui parut plus totale. Une portion de son amant était dans son sein. Cette portion, si chère, était devenue une partie d'elle-même. C'était là désormais qu'était toute son existence. Depuis long-temps, par l'éloignement de tout ce qui lui était cher, elle avait vécu hors d'elle-même. A présent, un troisième être, qui tenait de Dolimont et d'elle, et par conséquent de son père, était dans ses flancs. Elle n'était plus, comme auparavant un être isolé qui s'étendait, par son amour, vers deux points également chers ; il lui semblait que, par sa position, elle fût deve-

nue le centre d'amour de son père et de son amant. Elle sentait que, sans s'épandre au-dehors, elle vivait en elle par le nouvel être qui allait doubler sa vie. Quoique affligée du danger que Dolimont avait couru, elle ne put trouver le sommeil cette nuit-là, tant elle était tourmentée par le plaisir de porter, en quelque sorte, son époux dans ses flancs. Si j'accouche heureusement, se disait-elle, Dolimont et moi, nous nous verrons ensemble réunis dans un nouvel être, sans avoir cessé d'être deux. Il existera entre nous un autre nous-même par lequel nous nous verrons étroitement unis.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Zilia prit la plume, et, racontant à son père avec naïveté les circonstances de son mariage, elle lui dit les terreurs de Mme. Faber, les conseils étranges qu'elle lui donnait, et le conjurait de lui dire si la joie vive qu'elle ressentait était en effet criminelle.

La journée était belle. Ces Dames sortirent à midi, prirent un voiture de place, et partirent pour Vincennes. Dublançai les guêtait depuis deux jours; il les suivit, dans un cabriolet, d'assez loin pour n'être pas reconnu, et d'assez près pour ne pas les perdre de vue. Arrivé dans la forêt, il s'enfonça dans le taillis comme elles; s'y cacha, les observa; vit partir le pigeon, et le vit revenir; il distingua le papier que Zilia retirait de son collier, et médita sur-le-champ quel mal il pouvait faire au prisonnier et à ses amies.

Je donne ici la réponse de M. Aldini, parce qu'elle n'est pas sans intérêt.

« Vous avez fait une faute, ma chère Zilia; je vous avais confiée à la surveillance d'une femme dont le zèle s'oublia un moment pour des intérêts plus chers. Je recommandai votre innocence à la probité d'un homme d'honneur;

je la recommandai même à son amour, à sa propre félicité. La nature a triomphé du plus saint des devoirs. Vous me demandez si Dolimont est votre époux? Ma fille, cette question est bien difficile à résoudre. Si l'Éternel peut approuver des sermens, sacrés en eux-mêmes, mais réprouvés par les lois, vous êtes époux aux yeux de la conscience; vous ne sauriez même, sans crime, former de nouveaux nœuds; mais vous n'êtes pas époux aux yeux de la société. Vous le seriez, il est vrai, aux yeux du Prince comme à ceux de l'Éternel, dans le pays qui nous a vus naître; et si vous pouviez vous régir d'après les conventions auxquelles d'abord vous fûtes asservie, vous seriez l'épouse de Dolimont. Mais Dolimont, en se régissant suivant les lois de son pays, ne serait pas le vôtre. Autrefois, en Europe, il ne fallait pas d'autres accords ni d'autres formalités, pour rendre un mariage valide,

que ceux que vous avez employés. Les époux, après s'être unis, se rendaient aux pieds des autels, ou même, de leur simple mouvement, ils se rendaient au temple; et là, prononçant les sermens d'hymenée, ils appelaient sur leur tête les bénédictions du Créateur, par le ministère d'un prêtre qui s'empressait à les répandre sur d'aussi doux liens. Ces lois furent abrogées en France, quoiqu'elles existent encore en Espagne, en Angleterre et dans plusieurs autres États de la Chrétienté. Mais vous êtes en France, et de plus, vous êtes Française, comme votre époux est Français: votre mariage est donc nul aux yeux de la loi. Est-il nul également aux yeux de la conscience? Je ne le crois pas. Je sais bien que beaucoup de gens prétendent que tout ce qui n'est pas conforme aux lois est légitimement nul; mais ces rigoristes sont des hommes qui ne s'attachent ordinairement à la lettre de

la loi que pour écarter de leur chemin ce qui s'oppose à leurs injustices.

» Quelque légitime que soit votre mariage aux yeux de la conscience, il n'en est pas moins vrai que vous seriez déshonorée, comme vous l'a fort bien dit Mme. Faber, si le public, sachant que vous n'avez point reçu la bénédiction nuptiale, avec le consentement de vos parens, apprenait que vous êtes mère. Mais, parce que l'opinion publique se dispose à vous flétrir, est-ce une raison pour dérober à ses yeux l'enfant que vous avez conçu? Non. L'on ne répare pas une faute par un forfait. En vous écartant de la loi, vous cédâtes à la nature; en cédant à l'opinion, vous vous écarteriez de la plus sainte des lois. Quand vous vous oubliâtes, ce fut une faiblesse; quand vous abandonneriez votre enfant pour cacher votre faiblesse, vous commettriez un délit. Il y a de la vertu à faire l'aveu qu'on en manqua. Si

le déshonneur est la peine de la faute, un retour d'estime est le prix de l'aveu qu'on en fait. Si l'estime qu'on s'attire par l'aveu, n'efface pas la honte de la faute, il l'amoindrit, il la paralyse, il l'ennoblit même, en quelque sorte. La censure se tait quand l'admiration prononce. Il est à peu près certain que celle qui cache le fruit de son amour, aurait honte d'en avouer l'objet; et, quand l'amour est criminel, il ne peut qu'en résulter un crime, l'abandon de l'innocente victime, qui vainement réclame les soins des faux amans dont elle a reçu le jour. Mais celui qui peut, sans rougir, avouer son amour, en avoue ingénûment le fruit. L'un et l'autre puisent alors, dans la tendresse maternelle, les caractères de légitimité que la loi leur avait refusés. Quand le plaisir du devoir l'emporte sur la honte du blâme, c'est l'innocence de l'amour qui triomphe de la rigueur du préjugé. Amante, vous

redoutiez l'opinion, lorsque timide, vous cherchiez le plaisir ; mère, vous en bravez l'opprobre, à présent qu'il ne vous reste que des soins et des regrets. Vous auriez pu vous cacher et jouir ; vous vous montrez au grand jour et souffrez. Vous tombâtes sous le poids de l'opinion, vous vous relevez par les attraits du sentiment ; vous gémissiez dans un déshonneur de convention, et vous vous consolez en suivant la nature.

» Voilà sous quel point de vue je vous considère, ma fille. Vous avez commis une faute, en devenant mère : il n'est qu'un moyen de rétablir votre honneur, c'est de vous livrer sans réserve à l'opprobre de vous être oubliée. Nier vos torts, serait y mettre le sceau ; n'en point avouer le fruit, serait en mériter la peine. Mais observez, d'une autre part, que vous en applaudir, vous en glorifier, serait insulter à l'opinion, attenter aux mœurs, et convertir en crime un

aveu qui doit être le résultat d'une grande vertu. L'esprit même, en méprisant les préjugés, doit mettre nos actions en harmonie avec eux. Que votre enfant soit le fruit de l'erreur ; que vous le disiez, que vous le répétiez hautement, à ce prix, en pardonnant à la faute, on proclamera la vertu qui la fit réparer ; et les soins que vous prendrez des jours de votre enfant, vous seront d'autant plus glorieux, que vous n'aurez point d'époux pour les partager.

» Après demain, ma fille, je vous dirai des choses précieuses à cet égard ; et les instructions que vous avez déjà reçues vous mettront à même de les concevoir.

» Si vous voyez Dolimont, dites-lui que je puis lui pardonner ; et, s'il devine la condition que je mets au pardon, je ne me tiens plus pour offensé ».

Zilia, en lisant cette lettre, ne se sentait pas de joie. D'une main, elle tenait

l'écrit ; de l'autre, elle pressait contre son sein le fidèle Rocko, qui le lui avait apporté. « Que de grâces à te rendre, mon ami, lui disait-elle, en interrompant sa lecture ! Sans toi, que serais-je devenue ? Viens, mon ami, viens m'apprendre que l'amour est un bien, le plus parfait des biens, puisqu'il nous donne de si douces jouissances ».

Elle dit, et lit jusqu'à la fin l'écrit consolateur. « Vous le voyez, Madame, dit-elle, en adressant la parole à Mme. Faber ; si je fus coupable sans le savoir, il m'est possible de réparer ma faute en la dévoilant. Je le ferai donc ; et loin de tenir mon fils caché, loin de le désavouer, en le déposant en des mains étrangères, j'en prendrai moi-même le plus grand soin. Mme. Dolimont le rejettera, j'en conviens ; mais son fils l'aimera comme un second lui-même, et nous serons heureux de notre sort ».

A peine Zilia fut-elle de retour à Paris, qu'elle fit partir un exprès pour la campagne où était Dolimont, et lui annonçant son état, elle lui manda qu'elle en avait fait l'aveu à M. Aldini. Elle lui envoya la traduction (1) de la lettre qu'elle en avait reçue, et Dolimont y fit cette réponse :

« Oui, oui, je la devine cette condition que vous daignez mettre à ma faute, ô le plus généreux des mortels ! Pourquoi me l'imposer comme une peine, lorsqu'elle fait le bonheur de mes jours ? Vous n'êtes point le père de Zilia, vous ne cesserez cependant jamais d'être le mien. Vainement l'on s'oppose à mon union avec elle ; ma mère, mes parens, tous les Monarques du monde me prescriraient de renoncer à sa main, que

(1) M. Aldini écrivait toujours à Zilia dans la langue de son pays.

de

ce serait tout au plus pour le bonheur de votre fille que je leur obéirais, si son bonheur dépendait d'un tel sacrifice ; mais je n'appartiendrais jamais à nulle autre femme que Zilia.

» Je déclare donc que je ne puis tenir à la vie qu'autant que j'appartiendrai à mon amante ; et, n'eussé-je point mon amour pour lui rester fidèle, les seuls principes de justice que je me suis faits suffiraient pour ne jamais m'en séparer. L'homme qui abandonne une femme après l'avoir séduite, est sans entrailles et sans pudeur. Il manque aux lois, à l'honneur, à la nature ; il est plus féroce que le tigre qui, dans les déserts de la Lybie, se souvient qu'il doit à la mère et à ses petits, et la nourriture, et des soins. Tout tigre qu'il est, il porte la moitié du fardeau maternel ; et je ne serais un homme que pour avoir moins d'entrailles que les tyrans du désert ! Non, mon père, ce

que vous m'imposez comme une condition au pardon que vous daignez me promettre, sera toujours le plus noble, comme le plus glorieux et le plus cher de tous mes devoirs ».

DOLIMONT.

Le lendemain matin, Zilia reçut cette réponse de Dolimont, accompagnée d'une lettre pour elle; et, charmée d'avoir si heureusement commencé sa journée, elle pria Mme. Faber de venir se promener avec elle. Rendue au Luxembourg, elle ne tarda pas à reconnaître le Monsieur qu'elle avait vu la veille. Un penchant irrésistible l'entraînait de ce côté. Mme. Faber, qui apercevait aussi l'inconnu, entraînait Zilia d'un autre; mais l'inconnu, qui avait l'œil aux aguets, dirigeait ses pas vers ces Dames. Zilia, en le voyant venir, disait à Mme. Faber, qu'il était ridicule de chercher à l'éviter, que c'était se donner en spec-

tacle, et qu'il valait mieux, pour la décence, avoir l'air d'être en connaissance avec ce Monsieur, que de poursuivre une aventure avec lui. Mme. Faber prétendait que le plus prudent et le plus honnête était de rentrer à la maison, ou d'aller se promener aux Tuileries ou au Palais-Royal; mais tandis que ces Dames discutaient sur le parti le plus sage, l'inconnu s'approchait à grands pas, et bientot il fut si près d'elles, qu'il ne fut plus possible de l'éviter.

« Je vous revois, Mesdames, dit-il. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quittées ! C'en est fait, vous me donnererez votre adresse, ou je ferai mes efforts pour me la procurer. Je ne puis vivre sans vous, belle Zilia ! — Et Mademoiselle ne saurait vivre pour vous, reprit brusquement Mme. Faber. — O ciel ! vous trouverai-je toujours plus sévère à mon égard ? — Toujours. —

Et vous, Zilia? — J'avoue que vous avez fait une impression vive sur ma pensée; que je vous aime beaucoup; que je suis même à votre égard, comme si je vous avais toujours aimée; et si M. Aldini vous connaissait, si vous pouviez être de société et d'accord entre vous, il me semble que je vous aimerais bientôt autant que je l'aime ».

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

588343